2

LES SIRENES, OU DISCOURS SUR LEUR FORME ET FIGURE.

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.

Par Mr. Nicaise

Donum authoris



A PARIS,
Chez JEAN ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë Saint Jacques à la Fleur de Lys de Florence.

M. DC. XCI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AVERTISSEMENT.

LEs divers retardemens ſurvenus à l'impreſſion de ce Diſcours n'ont pas permis qu'il parût plûtôt, & qu'on ait ſatiſfait au deſir de beaucoup de gens qui le demandent il y a long-temps avec empreſſement. J'eſpere qu'on nous le pardonnera, ſi nous n'avons pas répondu à cette attente avec toute la promptitude que nous aurions ſouhaité, & qu'on n'excuſera pas moins tous les autres défauts qu'on y peut remarquer, ſoit dans le ſtyle & la diction, ſoit dans les digreſſions peut-être un peu trop frequentes & trop diffuſes ; quoique nous nous ſoyons étudiez autant que nous

avons pu de ne point ſortir de nôtre ſujet. Car s'il nous eſt arrivé de parler de la Peinture & de la Muſique, nous avions à faire le portrait des Sirenes, & à faire entendre leur chant. Nous nous ſommes d'ailleurs étendus ſur deux faits particuliers, & ſur deux excellens Ouvrages qui regardent ces beaux arts, dont les curieux ne peuvent nous ſçavoir que du gré de les leur avoir fait connoître. Enfin ſi nous avons un peu vogué en haute mer, nous n'avons jamais perdu la plage de veuë, & nous y avons toûjours découvert les Sirenes; nous avons même été les chercher juſque dans le ciel & dans l'air, auſſi-bien que ſur la terre & ſur l'eau; car les Sirenes ſe trouvent par tout. On le peut voir dans le Cartouche ſuivant que nous avons mis à la teſte de ce Diſcours,

pour servir comme d'emblême & de tableau racourci de tout ce que nous disons à leur sujet. J'ose me promettre aprés cela, cher Lecteur, que vous le recevrez agreablement, & d'autant plus qu'il y est fait mention du Cabinet, *je veux dire d'une des plus anciennes & plus celebres Assemblées de gens de lettres de Paris, dont vous serez bien aise d'apprendre l'origine & les progrés, & où la question des Sirenes touchant leur forme & figure, qui a donné lieu à ce Discours, a été proposée.*





LES



LES SIRENES.

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.



ONSEIGNEUR,

Il m'eſt ſi glorieux d'avoir pû plaire à Voſtre Grandeur par quelques petits Ouvrages que

le hazard m'a fait mettre au jour, que j'ose luy presenter celuy-cy, qui a encore eu le même sort; mais tres-heureux pour moy, puisque le sujet, quoique fabuleux, luy a paru agreable, & propre à la divertir parmi les grandes & importantes occupations de son ministere.

Je l'entretiendray donc d'une fable ancienne: le passé est quelquefois meilleur que le present, & les fables même valent bien des histoires incertaines & peu veritables. Je luy mettray sous les yeux LES SIRENES, qui ont servi d'entretien pendant quelque temps à cette illustre Assemblée si connue sous le nom de Cabinet; elles seront plus de saison en Eté qu'en Hyver; elles nous fourniront comme une espece d'Opera, & de petit concert de voix & d'instrumens, qui mêlez au bruit des armes & des canons, feront une symphonie agreable. Elles paroistront d'ailleurs en mer à nostre Flotte & à nos Vaisseaux, comme de bons augures & d'heureux présages; & n'empescheront nullement nos Argonautes d'arriver à leurs conquêtes.

Vous êtes, MONSEIGNEUR, le puissant & souverain protecteur de la Justice; mais vous ne l'êtes pas moins des Muses & des belles lettres. Les Sirenes, qui sont filles des Mu-

ſes, eſperent de vous la même grace que leurs meres; & comme elles ſont auſſi le ſymbole d'une parfaite eloquence, elles ne peuvent s'adreſſer à une perſonne qui en ait une plus perſuaſive, que voſtre Grandeur, & qui s'inſinuë avec plus d'agrément dans les cœurs. En effet, qui eſt jamais ſorti d'auprés d'elle, que charmé des manieres honneſtes & engageantes dont elle accompagne tous ſes diſcours? Platon dit que les Sirenes ſont inſéparables des perſonnes gayes & de belle humeur, & qu'elles les ſuivent par tout. Un air ſerein & tranquille paroît toûjours ſur voſtre viſage, qu'aucun nuage n'a jamais obſcurci. Vous joignez, MONSEIGNEUR, à tant de graces un amour inviolable de la juſtice, & une vigilance extrême à la faire obſerver. Ce n'eſt pas auſſi ſans raiſon que vous portez dans vos Armes le ſymbole parfait de cette vertu, qui nous y eſt repreſentée par un Cocq, auquel les Sirenes reſſembloient par la partie inferieure, comme nous le ferons voir dans la ſuite de ce diſcours. Vous ajoûtez encore à cette vigilance ſi convenable à un premier Miniſtre de la Juſtice toutes les autres vertus & belles qualitez qui luy ſont neceſſaires. D'où il ne faut pas s'étonner ſi Loüis le Grand, qui ſçait ſi bien connoître le merite des perſonnes, en a été

charmé le premier, & vous a confié la premiere dignité de ſon Royaume.

Il n'eſt pas moins avantageux au Cabinet, MONSEIGNEUR, que l'Académie Françoiſe luy ait propoſé la queſtion des Sirenes à réſoudre, qu'à moy d'entretenir voſtre Grandeur d'un ſujet ſi agreable, & de l'en régaler parmi ſes plus ſerieux emplois.

Ces Meſſieurs qui enchantent le monde par leurs diſcours & par leurs beaux Ouvrages, & qui comme des arbitres ſouverains & des oracles infaillibles decident de tout ce qui regarde les belles lettres, ont bien voulu néanmoins luy demander ſon avis ſur ce ſujet.

I. HISTOIRE du Cabinet.

Il y a plus d'un ſiecle que cette illuſtre Aſſemblée de Paris, qu'on appelle *le Cabinet*, ſubſiſte avec le meſme éclat qu'elle a eu dans ſon commencement. Elle eſt toûjours compoſée d'un grand nombre d'honnêtes gens, & des plus habiles de Paris & des Provinces, des plus illuſtres de l'épée & de la robe. On y a veu même des Ambaſſadeurs & des Envoyez des Princes étrangers qui l'ont honorée de leur preſence. Tel fut autrefois ce fameux Cabinet d'Alexandrie, dont Strabon nous fait une ſi belle & ſi agreable deſcription. *Lib. ultimo.*

Pluſieurs de Meſſieurs de l'Academie luy font ſouvent honneur de le frequenter. Il ne

ſera pas inutile, MONSEIGNEUR, de marquer icy en peu de mots ſon origine & ſon progrez avant que d'entrer dans le diſcours des Sirenes.

Chacun ſçait que l'Academie Françoiſe & ſes aſſemblées ont commencé en 1634. mais que l'Edit de la vérification de ſon établiſſement n'a eſté enregiſtré qu'en Juillet 1637. comme on l'apprend de ſon illuſtre Hiſtorien Monſieur Pelliſſon, qui en a fixé l'époque à ce temps-là. Les Aſſemblées du Cabinet commencerent proprement en 1616. à prendre ce nom chez Monſieur de Thou, un an avant la mort de ce celebre Hiſtorien de France, Preſident à Mortier au Parlement de Paris.

Ce n'eſt pas qu'on n'ait tenu chez luy des Aſſemblées de Sçavans avant ce temps-là: on en tenoit même tous les Dimanches & toutes les Fêtes dans le Cloiſtre des Cordeliers depuis huit heures du matin juſqu'à onze, comme je l'apprens du même Monſieur de Thou dans le Recüeil imprimé ſous le titre de *Thuanæa. Meßieurs Pithou, Dupuy, le Fevre, Houlier, Hotman, & quelquefois Servin s'y trouvoient; là ils communiquoient de lettres, & falloit eſtre bien fondé pour être de leur compagnie; pour moy* (dit M. de Thou) *je ne faiſois qu'écouter. Cette Compagnie ſe trouvoit*

chez moy les Fêtes aprés disné, où M. Scaliger étoit souvent. J'ay appris tout ce que je sçay en leur compagnie.

J'ay aussi appris toutes ces choses par la bouche de deux grands personnages, ornemens autrefois du Cabinet, Monsieur Boüillaud & Monsieur Ménage, qui est présentement le plus ancien. Ces sçavans hommes pourroient nous faire une belle histoire du Cabinet: mais le grand âge du premier, & sa santé ne luy permettent pas, & le second est tellement occupé à illustrer la Langue Françoise, & à nous en chercher les origines les plus cachées dans l'édition qui s'en fait pour une seconde fois, augmentée d'une infinité d'observations curieuses, dignes de sa grande érudition, qu'il ne peut se donner le temps de penser à d'autres choses.

Aprés la mort de Monsieur le President de Thou arrivée en 1617. les assemblées continuerent dans sa maison jusqu'en 1643. sous les deux Messieurs Dupuys comme sous deux astres benins, & favorables, qui y ont pendant long-temps répandu leurs douces influences.

Il ne faut pas oublier de dire icy à leur avantage, & en faveur du Cabinet, ce que le sçavant Monsieur de Saumaise mon compa-

triote & concitoyen dit dans ſes obſervations ſur le Droit Attique & Romain contre Monſieur Airauld Avocat au Parlement, qu'il dédie à ces Meſſieurs : c'eſt dans l'Epître dédicatoire même, où il parle du Cabinet en ces termes: *Qua in cauſa cognoſcenda, & judicio ſuper ea ferendo adhibebitis utique, niſi me conjectura fallit, quaſi* παρέδρους, *eruditos illos, qui veſtras ædes reverà* μουσῶν θύρας *omnibus doctis patentes, quotidie frequentant, Rigaltios, Saravios, Guietos, Valeſios, Menagios, Bullialdos & alios,* comme pouvoient être Meſſieurs Gaumin, de Montmort, du Cange, d'Herouval, & tant d'excellens hommes qui frequentoient le Cabinet, dont nous laiſſons le ſoin de parler à ceux qui nous en donneront une hiſtoire entiere & complette.

Il nous ſuffit dans la petite ébauche que nous en faiſons icy, d'en donner une ſimple idée : mais je ne ſçaurois m'empeſcher d'y faire en paſſant une particuliere mention d'un des meilleurs amis de M. de Saumaiſe, qu'il ne devoit pas oublier, qui a eſté executeur de ſon teſtament avec défunt M. de la Mare, auquel il a fait part de ſon amitié, quoy qu'il fuſt fort jeune, & d'un âge fort different du ſien, parce qu'il reconnoiſſoit en luy des talens ſinguliers pour toutes les ſciences. Je préſume qu'il frequen-

toit deslors le Cabinet, estant déja connû de la plusspart des sçavans de ce temps-là. J'entends parler de M. Lantin Conseiller au Parlement de Dijon, qui vient de nous donner sur les Plantes un ouvrage posthume de ce sçavant homme, ajousté à la nouvelle édition de Hollande de son fameux Livre *Exercitationes Plinianæ in Solinum*. M. Lantin a mis une Préface de sa façon à cet ouvrage posthume, par laquelle il fait connoître son érudition particuliere, dont il va donner au premier jour des marques encore plus considerables, sur tout dans la science des Nombres qu'il possede parfaitement; c'est la traduction Latine d'un manuscrit Grec de *Pappus Alexandrinus*, qui luy est tombé entre les mains, à laquelle il pourra en ajoûter une nouvelle de l'Arithmetique de *Nicomachus Gerasenus*, avec d'excellentes notes, où il découvrira de tres-belles choses, & tres particulieres de l'antiquité Grecque sur les Nombres, & sur l'Analyse des anciens. L'on me permettra cette disgression en faveur d'un de mes compatriotes & concitoyen aussi-bien que M. de Saumaise, & que j'honore infiniment pour son merite, qui fait honneur au Cabinet, & qui me fait part il y a long-temps de son amitié. Reprenons nostre histoire.

M. Ri-

M. Rigault Bibliotehcaire du Roy ayant été pourveû d'une Charge de Conſeiller au Parlement de Mets ſa patrie, ſe démit de celle de Bibliothecaire en faveur de ces deux illuſtres freres Pierre & Jacques Dupuy. Ce qui fit que l'on transfera les Aſſemblées à la Bibliotheque du Roy, qui étoit pour lors dans la ruë de la Harpe.

Pierre Dupuy, l'aiſné de ces deux Meſſieurs, eſtant mort en 1651. Jacques Dupuy ſon cadet continua ſeul les aſſemblées dans la Bibliotheque juſqu'à ſa mort arrivée en 1656.

Enſuite Monſieur l'Abbé Colbert Prieur de Sorbonne fut fait Bibliothecaire du Roy. Il établit ſa demeure dans la Bibliotheque : mais il n'y entretint pas les aſſemblées, ayant eſté fait quelques temps aprés Eveſque de Luçon.

Quelques amis de M. Huet, aujourd'huy Eveſque d'Avranche, voulurent en ce temps-là luy procurer cet employ de Bibliothecaire, dont ce ſçavant Prélat ſe ſeroit parfaitement bien acquité.

M. de Thou le dernier mort remit les aſſemblées chez luy, & les continua aſſez long-temps, juſqu'à ce qu'ayant eſté loger dans une extrémité de la Ville, où elles ne pouvoient plus ſe tenir commodément, elles ſe firent dans la ruë Serpente chez M. Salmon

Garde des Rôlles des Offices de France, ſi diſtingué par ſon mérite, & par les manieres honnêtes & obligeantes dont il uſoit envers tout le monde.

Depuis ſa mort qui arriva en 1680. M. de Vilvault ſon gendre, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils & Maître des Requêtes ordinaire de ſon Hôtel, les continuë ſi agreablement dans la ruë Haute-feüille qu'il eſt à ſouhaiter qu'il vive une longue ſuite d'années pour en prolonger le plaiſir, & pour animer toûjours comme il fait cette celebre aſſemblée & par ſon exemple, & par ſes diſcours.

Nous pourrions parler icy des perſonnes qui compoſent aujourd'huy le Cabinet, ſi leur modeſtie ne s'y oppoſoit. Vous y reconnoîtriez, MONSEIGNEUR, des gens ſçavans en toute ſorte d'érudition, dans les Langues, dans les Arts, dans la Philoſophie, dans les Mathematiques, dans la belle Antiquité, dans la Juriſprudence, tant civile que canonique, dans la Geographie ancienne & moderne, dans la Chronologie, dans l'Hiſtoire ſacrée & profane, dans les Genealogies des familles de l'Europe, & dans les intereſts des Princes, & ſur tout des Rois de France, & de leurs prérogatives ſur les autres; enfin dans toute ſorte de belles lettres.

Vous avez, MONSEIGNEUR, dans la part que vous prenez ſi genereuſement à leur avancement, fait choix (pour travailler au Journal des ſçavans) d'une perſonne d'entre ces Meſſieurs d'un merite tres-diſtingué, qui honore aſſiduëment le Cabinet de ſa preſence, & qui en eſt un des principaux ornemens, connu d'ailleurs par les excellens Ouvrages qu'il a mis au jour, & qui nous en promet encore beaucoup d'autres: auſſi s'aquitte-t-il de cet employ tres-dignement au gré & à la ſatisfaction de tout le monde, ſoit dans le choix des matieres & des Livres qu'il y employe, ſoit dans la pureté du langage avec lequel il en parle, ſoit dans la juſteſſe & l'exactitude des extraits qu'il en fait, ſoit enfin dans le diſcernement & la prudence avec laquelle il y traite toutes choſes.

Voilà, MONSEIGNEUR, un petit abregé de l'Hiſtoire du Cabinet, que quelques autres pourront donner un jour plus au long, & l'embellir de pluſieurs circonſtances curieuſes.

Ne puis-je pas ajoûter que les aſſemblées du Cabinet ont ſervi de modele à pluſieurs autres qui ſe tiennent en divers quartiers de Paris?

Telle eſt celle qui ſe tient au Cloiſtre de

Nostre-Dame chez M. Ménage, où plusieurs personnes du Cabinet ont coûtume de se trouver, & l'on n'en sort jamais que l'esprit rempli d'une infinité de choses agreables. Ce sçavant homme a la memoire si remplie & si fraîche de tout ce qu'il a jamais leu dans les meilleurs & plus celebres Auteurs, qu'il est comme une Bibliotheque vivante, qui fourniroit dans un besoin toute seule aux entretiens de cette Assemblée.

Telle est aussi celle qui se tient tous les Mardis à la Place Royale chez M. l'Abbé de Dangeau, où plusieurs personnes du Cabinet se rendent; & où cet illustre & sçavant Abbé (qui a donné lieu à ce discours) parmi cent bonnes choses qui s'y disent, a soin d'entretenir la compagnie de tout ce qu'il y a de plus curieux dans les arts, dans les sciences & dans les belles lettres qu'il possede parfaitement.

Celle qui se tient sur les Fossez de M. le Prince, chez le sage & sçavant Ulysse M. d'Herbelot l'aisné, est aussi du nombre. Le public attend avec impatience les fruits de ses doctes veilles & de ses voyages, dans ce rare & excellent ouvrage, qui est presentement sous la presse; je veux dire cette Bibliotheque Orientale si desirée de chacun.

Il ne faut pas oublier celle qui se tient tous

les Jeudis ſur l'étude de l'Antiquité & des Medailles, ruë ſaint Jacques, chez M. le premier Preſident du grand Conſeil, l'illuſtre & ſçavant M. Bignon, qui honore quelquefois le Cabinet de ſa preſence. (Cette Aſſemblée a commencé heureuſement chez M. le Duc d'Aumont.) L'on y travaille à illuſtrer l'Hiſtoire ancienne par ces ſortes de monumens, & ſur tout à nous donner les Vies des Empereurs Romains ſur ces preuves certaines & inconteſtables. Ce ſçavant Magiſtrat doit bien-toſt donner au public un avant-gouſt de ce bel Ouvrage, par la Vie qu'il a faite de l'incomparable Empereur dont il imite les vertus, Marc Aurele Antonin. J'ay été invité par cette celebre Aſſemblée de travailler à celle de Commode; c'eſt-à-dire, de faire la Vie d'un méchant Empereur & d'un méchant fils pour l'oppoſer à celle d'un bon pere; & par ainſi mettre les ombres à un beau tableau pour luy donner en quelque façon plus d'éclat & de relief; ce qui m'eſt extrémement glorieux ſi je puis y réuſſir. Ce n'eſt pas ſelon Lucien une choſe de peu d'importance dans la peinture, que de ſçavoir bien donner les ombres. *In Zeuxide.*

M. Vaillant ce celebre & fameux Antiquaire, qui ſe trouve ſouvent au Cabinet, tient auſſi chez luy, ruë Saint Dominique derriere le Lu-

xembourg, tous les Mecredis une aſſemblée, où il reçoit ſes amis amateurs de l'antiquité, auſquels il fait part de ſes rares découvertes dans la ſcience des Medailles, où il s'eſt acquis une connoiſſance parfaite & ſinguliere. Ses ouvrages en font foy, & ce grand Antiquaire nous en promet encore d'autres, qui feront honneur à l'antiquité, & ne cederont point aux premiers.

Nous ne parlons point icy de tant d'autres aſſemblées, qui ne ſubſiſtent plus & qui s'étoient formées ſur le modéle du Cabinet, comme pouvoit être celle de l'illuſtre M. de Lamoignon, premier Preſident au Parlement, de M. Juſtel, de M. Ogier, de M. Bourdelot, de M. Conrart, de M. Miton, & de pluſieurs autres; mais il eſt temps de venir à l'Hiſtoire des Sirenes.

II. Sujet de ce Diſcours.

Meſſieurs les Abbez de Dangeau & de Choiſi étant venus au Cabinet il y a quelques mois, ſelon leur coûtume, au ſortir de l'Academie Françoiſe, rapporterent qu'à l'occaſion d'un paſſage de Virgile il s'y étoit agité une difficulté ſur les Sirenes, ſçavoir ſi elles étoient oiſeaux, ou poiſſons; le ſçavant M. Huet Eveſque d'Avranche ayant dit qu'elles étoient oiſeaux fut un peu contredit, & l'on ne fut point de ſon avis.

M. l'Abbé de Dangeau voulut avoir celuy du Cabinet; il invita ceux qui s'y étoient trouvez pour lors d'y penſer & d'en vouloir dire le lendemain leur ſentiment à la Compagnie. J'y apportay quelques livres de figures qui decidoient la choſe en faveur des oyſeaux, tant par les bas reliefs anciens où les Sirenes étoient repreſentées, que par les Medailles, y en ayant meſme dans ces Livres de frappées du temps de Virgile qui avoit donné lieu à la queſtion.

M. Guillard ſi ſçavant dans l'Hiſtoire & dans la Geographie tant ancienne que moderne apporta le lendemain un Recueil tres-exact des paſſages des Poëtes, des Mythologiſtes & des autres Auteurs, qui ónt parlé des Sirenes, démêlant ſur tout par la grande connoiſſance qu'il a de la Geographie, la ſituation des lieux, qui leur ont donné les noms de *Leucoſie, Ligée, & Parthenope.*

M. le Comte de Pontac ſi verſé dans la langue Hebraïque produiſit aprés cela au Cabinet un écrit d'une profonde érudition ſur les Sirenes, tiré de la doctrine la plus myſterieuſe des Hebreux.

Cela me donna envie de dreſſer le plan d'un diſcours ſur les Sirenes, & d'en tracer groſſierement quelques lignes ſur le papier que je montray le jour ſuivant à un de mes amis,

qu'on pourroit à juste titre appeller la Sirene du Cabinet, à cause de son éloquence persuasive & charmante. Il m'invita à le remplir, & à le perfectionner. J'ay essayé de satisfaire à son desir, & de surmonter ma paresse naturelle qui est une cruelle Sirene.

Horat. lib. 2. Sermonum.

Placanda est improba Siren
Desidia.

Mais vous m'avez, MONSEIGNEUR, déterminé plus que personne à poursuivre ce dessein, & achever l'ébauche que j'en avois commencée: trop heureux si je puis y réussir & faire un tableau des Sirenes qui plaise à vostre Grandeur.

III. PRELIMINAIRES à la question des Sirenes.

Avant que d'y mettre la main & venir à à l'état principal de la question que nous avons à resoudre touchant la figure & la forme des Sirenes, il est à propos, pour en parler avec plus d'ordre & de certitude, de dire quelque chose de leur origine, de leur naissance, de leurs noms, de leur nombre, du lieu de leur habitation, de leur chant, & de leur mort, ou pour mieux dire, de leur metamorphose.

IV. TRAITÉ de Paul Lomazze *della forma delle Muse.*

Toutes ces choses paroissent fort obscures dans les fables des Poëtes; & les Mythologistes ne sont gueres d'accord entr'eux sur ce sujet; mais nous tâcherons à les démêler autant qu'il se pourra, & d'imiter en cette rencontre un grand

grand Peintre d'Italie, qui nous a laiſſé d'excellens Livres ſur la Peinture; c'eſt Paul Lomazzo Milanois, qui outre ces Livres nous a encore donné un Traité particulier *de la forme des Muſes*, tiré des plus anciens Auteurs Grecs & Latins, ouvrage tres-utile aux Peintres & aux Sculpteurs. Il y parle du nom des Muſes, de leur nombre, de leurs qualitez, & de beaucoup d'autres choſes qui leur appartiennent. Nous ferons la même choſe touchant les Sirenes en faveur des mêmes Peintres & des Sculpteurs, auſquels ce diſcours ne ſera pas moins utile que celuy des Muſes, par le rapport qu'elles ont entr'elles, pluſieurs même ne les ayant point diſtinguées.

V. De l'Ouvrage poſthume de la Peinture de M. du Jon.

Mais je ſouhaiterois fort pour une plus grande utilité & ſatisfaction des Peintres, & de tous ceux qui aiment la peinture, qu'on nous eût donné l'excellent ouvrage de M. du Jon *De Pictura veterum*, augmenté d'une infinité de belles choſes ſur cet art, & ſur tout, les Vies des Peintres & autres Ouvriers de l'antiquité que ce ſçavant homme a ajoûtées à ce que nous avons dans l'impreſſion qui en a été faite en Hollande. M. Colomiez parle de cet ouvrage dans quelques endroits de ſes Opuſcules; & c'eſtoit aſſeurément le deſſein de M. du Jon de le don- 1637.

ner au public, ſi la mort ne l'eût prévenu.

Le Cabinet qui eſt utile à toutes choſes, & particulierement à ce qui regarde les intereſts de la Republique des lettres, à cauſe du commerce des ſçavans qui le frequentent, m'a fourni l'occaſion de déterrer où étoit ce treſor par le moyen d'un Hollandois homme de lettres & d'eſprit qui s'y trouvoit aſſiduëment il y a environ trois ans. Il me dit que ce manuſcrit de M. du Jon étoit à Groningue chez les heritiers de ce ſçavant homme. Je l'écrivis ſur le champ à M. Grævius à Utrekt qui en écrivit luy-même enſuite à ces Meſſieurs. Ils luy firent réponſe qu'ils étoient tellement occupez à la reparation de leurs digues la pluſpart rompuës, qu'ils renonçoient à la peinture, & ne ſongeoient rien moins qu'à des manuſcrits. Cependant je ne me rebuttay point. Je preſſay M. Grævius de les ſolliciter quelque temps aprés: enfin le manuſcrit luy fut envoyé qu'il a promené par toutes les Villes de Hollande, ſans pouvoir trouver un Imprimeur qui ſe ſoit voulu charger de l'impreſſion d'un ſi excellent ouvrage, tant les belles lettres ſont maintenant abandonnées dans un païs où elles ont été ſi floriſſantes. Voicy ce que ce ſçavant homme m'en écrivoit il y a quelque temps dans une

M. Wonéck.

lettre, où il me promet de travailler avec soin pour trouver un Imprimeur à un Livre d'un de mes amis que je luy avois recommandé; pourveû, dit-il, que je trouve de la disposition dans nos gens, dont je ne réponds pas, *Quamvis id præstare non sustineam*, & voicy la raison qu'il en ajoûte, *cum nullus nostrorum hominum manus voluerit admovere pulcherrimo & perfectissimo Commentario Junii de Pictura, pictoribusque & aliis artificibus prisci temporis.* C'est ce qui a obligé M. Grævius à mettre ce manuscrit entre les mains de M. Witt pour le donner au jour avec tant de belles choses qu'il nous promet dans son *Musæum Vvittianum*, où il nous étallera les riches dépoüilles qu'il a faites dans son voyage d'Italie, de Naples, de Sicile, de Malthe, & des lieux adjacents, soit en manuscrits, inscriptions, medailles, pierres gravées, tableaux, desseins, bas reliefs, vases antiques, dont il a fait une recherche particuliere, tant dans les desseins qu'il en a fait faire par un Peintre qu'il avoit avec luy, que par les vases mêmes qu'il a rapporté. Je ne doute pas que parmi tant de raretez & de fragmens precieux de l'antiquité, on ne découvre quelque chose de favorable aux Sirenes.

VI. Erreurs des Peintres.

La plûpart des Peintres, pour ne pas dire

quasi tous, (si nous en exceptons toutefois Annibal Carache qui les a assez bien peintes dans Rome au Palais Farnese) se sont éloignez en cette rencontre de leur maître & de leur guide qui est Homere, ce pere des inventions. Ils les ont tous representées, sans aucune difference, comme des Néreïdes, n'ayant pas fait d'attention aux deux états dans lesquels il les faut considerer, & dont nous parlerons plus bas: il les ont toutes peintes en celuy qu'elles ont eu aprés s'être precipitées dans la mer, & avoir été changées en demi-poissons vaincuës & surmontées par les adresses d'Ulysse.

VII. De l'origine & de la naissance des Sirenes.

L'origine & la naissance des Sirenes n'est pas moins obscure parmi les Poëtes & les Mythologistes, que celle des Muses dont elles sont sorties suivant quelques-uns. Platon même traite les Muses de Sirenes, & Columelle cette Sirene latine les traite de Compagnes des Muses, & les invoque ainsi dans les beaux Livres qu'il nous a laissez de l'Agriculture.

Nunc vos Pegasidum comites Acheloïdis oræ.

Elles sont filles d'Acheloüs. Ce pere est certain, mais leur mere est fort incertaine; car les uns veulent que ce soit Melpomene, les autres Calliope, les autres Terpsicore, ceux qui les font descendre des Pleyades, ne leur donnent pas la plus obscure pour mere; ils

veulent que ce ſoit *Sterope;* d'autres les font ſortir de la Corne d'Acheloüs. En voicy l'hiſtoire.

Hercule ayant eu quelque démêlé avec Acheloüs au ſujet de Dejanire, ils en vinrent aux priſes. Acheloüs ſe reconnoiſſant dans le combat inferieur en force à ce Dieu, chercha tous les moyens de ne point ſuccomber, & pour cela il prit pluſieurs formes; premierement celle de Serpent, & enſuite celle de Taureau : Hercule luy arracha une corne, qu'on a appellée *la Corne d'abondance*, qui fut donnée à la Fortune comme ſa compagne inſéparable : Acheloüs ne pouvant ſouffrir d'être privé d'une de ſes cornes, pour la r'avoir donna celle d'Amalthée à Hercule qui luy rendit la ſienne; mais enfin vaincu par ce Heros il ſe cacha dans un Fleuve qui porte ſon nom, & qu'on repreſente avec deux cornes. Les Poëtes diſent que du ſang qui ſortit de cette Corne arrachée par Hercule nâquirent les Sirenes. Voila l'origine & la naiſſance fabuleuſe des Sirenes.

VIII. Du NOMBRE DES Sirenes.

Le nombre des Sirenes a eu le même ſort que celuy des Muſes. Il y en a qui n'en veulent que deux. Homere eſt de ce nombre; il ne dit pas même leurs noms. D'autres trois, d'autres quatre. Ceux qui n'en mettent que

deux comme Homere, les ont appellées Aglaophon & Thebciope; ceux qui en ont feint trois, Leucosie, Ligie & Parthenope, ou bien Thebciope (autrement Thebcionoë) Molpe & Aglaophon: d'autres pour Molpe ont mis Pisinoë, ou en ont fait une quatriéme: il y en a même qui portent leur nombre jusqu'à cinq.

IX. Du lieu & de l'habitation des Sirenes.

Le lieu & l'habitation des Sirenes n'est pas moins incertain que le reste parmi les Auteurs qui nous en ont parlé: Homere dit qu'elles demeuroient dans un Pré environné de toutes parts d'ossemens d'hommes morts qu'elles y avoient attirez par leur chant, & qui y avoient fini leur vie, ce que Virgile son imitateur (qui les place sur des écueils) a dit aussi par ces deux vers qui ont donné occasion à cet entretien.

Odyss. 12.

Æneid. 5.

Jamque adeo scopulos Sirenum advecta subibat
Difficiles quondam multorumque ossibus albos.

On attribuë la mort de ces hommes aux charmes & aux attraits aussi bien qu'au chant des femmes débauchées qui habitoient les costes de la mer où passa Ulysse: il s'en délivra & ses compagnons, par l'invention que luy donna Circé de leur boucher les oreilles avec de

la cire, & de se faire attacher luy-même au mast de son Navire.

Parmi les Geographes anciens les uns placent les Sirenes prés du *Pelore*, l'un des trois Promontoires de la Sicile, d'autres prés de Caprée, d'autres aux Sireneuses, (Aristote les appelle les Sirenes) ce sont trois petites Isles prés de Naples qui séparent le Golphe de Cumes de celuy qu'on appelloit autrefois de *Possidoniate*, maintenant de *Peste*, nommé par Léandre *Golpho Agropolitano* ; d'autres les appellent *Petræ Sirenum & scopuli*, les écueils des Sirenes ; quelques-uns, comme Ovide, veulent qu'il n'y ait que Leucosie qui ait abordé en ce lieu, quoy qu'un Poëte de la Pleyade Grecque, plus obscur qu'Ovide (c'est Lycopleron qui place Parthenope à Naples) veüille que Leucosie ait été jettée sur les rives du Fleuve Enippe, qui arrose la Thessalie & les Champs de Pharsale où Cesar vainquit Pompée, & *Ligie* prés de *Terine*, Ville d'Italie au fond de la Calabre sur un Golphe de ce nom vulgairement dit *Golfo di santa Euphemia*.

Un sçavant Orateur Grec (c'est Dion Chrysostome) dans un discours à ceux d'Alexandrie les place sur un certain écueil où personne n'avoit jamais abordé.

Lib. 3.
Lib. 1. & 5.

Pline les loge ſur le Promontoire de Minerve, & Strabon met leur Temple dans un lieu qui eſt contre l'Iſle de Caprée, & la Ville de *Sorrente* ſur le bord de la mer prés de celuy de Minerve.

C'eſt proprement à Sorrente que Leucoſie doit ſon origine; c'eſt auſſi le lieu natal de cette Sirene d'Italie le fameux Poëte Torquat Taſſe, dont la naiſſance eſt diſputée par pluſieurs Villes de ce Royaume qui ſe l'attribuënt à l'envy l'une de l'autre, comme autrefois la naiſſance d'Homere par celles de la Grece.

Un habile homme dans la Langue Françoiſe autant que dans l'Italienne vient d'en donner la Vie au public, accompagnée de circonſtances agreables, & d'un ſtile qui charme ſes lecteurs. Il eſt à ſouhaiter qu'il nous donne de même celles de Dante, de Petrarque & de l'Arioſte, comme il ſemble nous les promettre.

Noël le Comte dans ſa Mythologie Livre 5. cite un certain *Archype* qui dit que ſous le nom de Sirenes l'on entend certains lieux dans la mer reſſerrez & fermez par des rochers, où les flots précipitez venans à ſe battre faiſoient un ſon harmonieux qui attiroit les paſſans, & qu'approchans de ces lieux ils y eſtoient engloutis par l'impetuoſité de ces flots, ce qu'il

croit

croit avoir donné lieu à la fable.

Dorion dans son Livre des Poissons asseure (comme nous l'avons déja dit) que c'étoient des femmes débauchées qui habitoient les côtes de la mer de Sicile, & qui attiroient les passans.

X. SIRENES de Platon, & d'Epicure.

Soit par les plaisirs des sens les plus grossiers & les plus materiels qui composent cette triple volupté qu'on fait consister dans la bonne chere, les liqueurs, les parfums, les odeurs, & les plaisirs de la chair, ἐν σιτίοις, ἐν ποτοῖς καὶ ἐν ἀφροδισίοις, & qui a donné lieu d'imaginer ce nombre de trois Sirenes qu'on pourroit attribuer à Epicure :

Soit par les plaisirs des sens les plus délicats & les plus spirituels, tels que selon Platon sont ceux de la veuë & de l'ouye, capables d'attirer les hommes moins charnels par les attraits d'un beau visage & la douceur d'une voix charmante jointe à une conversation engageante & spirituelle, les hommes peuvent être seduits de ces trois autres manieres, *visu, cantu & consuetudine.* Ces Sirenes sont du ressort de Platon.

XI. PORTRAIT des Sirenes difficile à faire.

Il seroit difficile de representer icy le visage d'une Sirene, & d'en faire le portrait au juste avec toute sa beauté : je ne sçay si Raphaël, le Titien & le Correge y auroient pu suffire.

Les Poëtes ne l'ont point voulu entreprendre en particulier : ils ne nous en ont rien dit qu'en general. Clement Alexandrin nous a seulement dépeint leurs aîles toutes d'or ; ce qu'Ovide a en quelque façon exprimé par ces vers,

Lib. 4. Strom.

Lib. 5. Metamorph.

Facilesque Deos habuistis ; & artus
Vidistis vestros subitis flavescere pennis.

Mais je ne doute point qu'elles ne mêlassent dans leur plumage avec cet or une varieté des plus belles & des plus tendres couleurs que les fleurs puissent representer à nos yeux.

Quant à leur chant nous en parlerons aprés.

Pour leur conversation, il faudroit sçavoir leur langage, afin d'en bien parler. Elles étoient de Sicile, à ce que l'on dit. Apulée appelle les Siciliens *Trilingues*, parcequ'ils ont parlé premiérement une langue Barbare, puis la Grecque & ensuite la Latine ; mais ils ne parloient pas bien ni en l'une ni en l'autre de ces deux dernieres : car lors qu'on vouloit dire autrefois d'une personne, qu'elle parloit mal la langue Grecque, on disoit qu'elle sicilisoit. Il vaut mieux dire que les Sirenes parloient le langage des oiseaux que celuy de leur païs, pour ne pas dire qu'elles parloient mal. Ainsi nous laisserons démêler leur ramage à ceux qui l'entendent, quoique Ovide par ces Vers de

sa Métamorphose leur attribuë une voix humaine.

Ne tamen ille canor mulcendas natus ad aures, Lib. V. 10.
Tantaque dos oris linguæ deperderet usum,
Virginei vultus & vox humana remansit.

Je souhaite que M. Graverol de Nismes, à qui M. l'Abbé de Charmes a dédié sa Vie du Tasse nous découvre toutes ces choses dans la Sicile de *Paruta* qu'il nous prépare, augmentée de plusieurs rares médailles, avec des commentaires & des notes dignes de son érudition sur cet endroit de la terre si fertile en antiquitez aussi-bien qu'en autres choses, que les Phéniciens l'appelloient en leur langue *l'Isle de perfection.*

XII. PORTRAIT des Sirenes dans Claudien.

Mais pour suppléer en quelque façon au portrait des Sirenes, nous mettrons en sa place celuy qui se voit parmi les Epigrammes de Claudien, un peu plus étendu que celuy que nous a donné Ovide en racourci dans un seul vers de ses Métamorphoses,

Vobis Acheloïdes undæ Lib. V. 24.
Pluma, pedesque avium, cùm virginis ora geratis.

Voicy celuy de Claudien:

Dulce malum pelago Siren volucresque puellæ
Scyllæos inter fremitus avidamque Charybdin.

Musica saxa fretis habitabant dulcia monstra:
Blanda pericla maris, terror quoque gratus in undis.
Delatis licèt huc incumberet aula carinis,
Implessentque sinus venti de puppe furentes,
Figebat vox una ratem, nec tendere certum
Delectabat iter reditus, odiumque juvabat:
Nec dolor ullus erat; mortem dabat ipsa voluptas.

C'est-à-dire,

Sur des rochers harmonieux
Entre Scylle & Carybde habitoient les Sirenes,
Doux tyrans des humides plaines,
Filles oiseaux, monstres delicieux,
De la mer écueils agreables,
Des ondes charmante terreur.
En vain tous les vents en fureur
Loin de ces rives redoutables
Poussoient les malheureux vaisseaux,
Leur voix, leur seule voix les tiroit sur les eaux.
Le passager à cette mélodie
Cessoit pour son retour de former des desirs:
Sans douleur il perdoit la vie,
Il expiroit dans les plaisirs.

XIII. S. JERÔME sur les Sirenes.

Saint Jerôme dans l'Epître qu'il écrit à Furie, l'exhorte à fuïr les chants funestes des Sirenes & des Joüeuses de Flûte & de Lyre; ce

que quelques-uns rapportent aux Opera & aux Scenes de Naples, où les Joüeuses de Flûte & de Lyre étoient fort en usage. Il n'est pas hors de propos de faire icy une digression particuliere & curieuse tout ensemble sur le Theatre de Naples, en faveur de Parthenope & de sa Flûte.

XIV. DE L'ANCIEN Theatre de Naples.

Ce Theatre étoit fameux; l'on en voit encore quelques petits restes. Seneque, Suetone & Tacite qui sont de grands Auteurs on font une mention magnifique. Il n'est pas inutile de rapporter icy ce qu'ils en disent de particulier.

Seneque ep. 76.

Toutes les fois, dit Seneque, que je vais au College & à l'Ecole, je passe, comme vous sçavez, prés du Theatre de Naples, comme pour aller à la maison de Metronacte.

Ce Theatre est parfaitement rétabli, & l'on y reconnoist, par l'art & la maniere particuliere dont on l'a construit, quels sont les bons Joüeurs de Lyre & les bons Chantres. On y voit aborder de tous les endroits de la Grece des Joüeurs de Flûte & de Cornets; mais le chemin de l'Ecole où l'on enseige la Morale & à devenir homme de bien n'est pas si fréquenté, dit Seneque: peu de gens s'y rassemblent; ces gens même passent dans l'esprit des autres pour inutiles & faineans. Voilà quels

étoient jadis l'Ecole & le Theatre de Naples, qui nous representent l'oisiveté de cette Ville, & sa faineantise telle qu'Horace nous l'a dépeinte, *improba Siren*. Plus de gens alloient à l'Opera écouter les Musiciens, que les Professeurs de la discipline des mœurs.

Vitruv. lib. 5. cap. 5.

Il faut consulter Vitruve, si nous voulons apprendre ceque veut dire Seneque lors qu'il nous parle du Theatre de Naples qu'on avoit entierement rétabli, & où *par un art admirable on pouvoit juger de l'excellence des Musiciens & des Joüeurs d'instrumens.*

C'est qu'on apportoit toutes sortes de précautions à la structure des Theatres : on y observoit toutes les proportions harmoniques : on y mettoit des vases d'une grandeur proportionnée à celle du Theatre, en sorte que les sons qu'ils produisoient entr'eux, fissent la quarte & la quinte par ordre jusqu'à la double octave ; ce qui fait parfaitement connoître combien les Napolitains étoient curieux de la Musique.

Sueton. cap. 20.

Voicy un autre argument de l'excellence de ce Theatre, que Suetone nous produit. Il dit que Neron y chanta & joüa de la Lyre, pour faire voir combien il avoit profité dans l'Ecole du fameux Terpin Joüeur de Lyre. Il remarque une chose particuliere touchant la

passion de cet Empereur pour la Musique. Il dit qu'étant arrivé un tremblement de terre à Naples qui avoit ébranlé le Theatre, ce Prince ne laissa pas de chanter jusqu'à ce qu'il eût achevé son rôlle, & s'il m'est permis de parler ainsi, sa loy musicale, pour me servir du terme Grec νόμος.

Tacite nous asseure que ce Prince étoit frappé d'une telle passion pour le chant, qu'ayant ouï les eloges que faisoient de luy les Musiciens d'Alexandrie venus à Naples, il en manda plusieurs autres de cette mesme ville-là, asseurant que les Grecs seuls étoient assez habiles pour juger de sa voix & de sa belle métode de chanter, & qu'ils étoient seuls aussi dignes de sa bienveillance & de son amitié. Il leur en donna une marque éclatante, lors qu'à la priere des Ambassadeurs d'Achaïe, il eut la complaisance de chanter à table devant eux pendant le souper. *Tacit. lib. 15.*

Toutes ces choses nous font connoître combien Naples a été frequentée à cause de son Theatre, où Neron même se persuadoit qu'il avoit receu beaucoup d'honneur par les rites anciens & les ceremonies sacrées qu'on y pratiqua envers sa personne, & par les couronnes qu'il y receut. C'est de là que nous le voyons en certaines Medailles frappées par l'ordre du

Senat, repreſenté au revers ſous la perſonne & ſous l'hâbit d'un Joüeur de Lyre, chantant & accompagnant ſon inſtrument de la voix.

XV. ELOGE de la Ville de Naples ſejour des Sirenes.

Nous reconnoiſſons, dis-je, par toutes ces choſes, que la Ville de Naples étoit le vrai ſejour des Sirenes; car où pouvoient-elles, pour tous les autres plaiſirs, auſſi-bien que pour celuy de la Muſique, choiſir plus commodément leur demeure, qu'en ce lieu où les Empereurs Romains habitoient la plus grande partie de l'année. C'eſt de là que je me perſuade que les Napolitains ont toûjours pris Parthenope pour leur ſymbole, tant à cauſe s'il m'eſt permis de le dire, que par ſes aîles elle marque qu'elle a toûjours volé juſqu'au ciel, & s'eſt élevée audeſſus des autres Villes d'Italie, tant par ſa nobleſſe & par les beaux eſprits qu'elle a produits, qu'à cauſe que par ſa Lyre elle marque l'agrément de ſa Ville, la douceur & affabilité de ſes citoyens & la tranquillité de ſon état & de ſa concorde.

Il eſt vrai que les cordes de cette Lyre ne ſe ſont pas toûjours trouvées fort d'acord, & qu'elles ont rendu quelquefois des ſons un peu durs & diſcordans parmi les bouraſques & les tempeſtes civiles: mais elle a toûjous ſauvé ces fauſſes quartes par de meilleurs accords, & a toûjours conſervé envers ſes Princes & ſes Ma-

giſtrats

gistrats une concorde melodieuse, & telle que ses armes & l'image d'une Sirene demandoient.

XVI. TABLEAU de la Ville de Naples, & de son gouvernement par Giotto.

Il faut finir cette digression sur Parthenope par un symbole, & par un Tableau divertissant de la Ville de Naples & de son gouvernement, fait par un grand Peintre qui vivoit du temps de Petrarque & de Dante, desquels il prenoit souvent les avis pour les desseins de ses tableaux comme de ses amis particuliers : c'est le celebre *Giotto* Peintre, Sculpteur & Architecte tout ensemble, qui a fait ce beau tableau à la Mosaïque, qui se voit au Vatican & qu'on appelle vulgairement la *Nave di san Pietro*, où saint Pierre est representé marchant sur les eaux : tableau loüé de tous les connoisseurs en cét art, tant pour la grandeur du dessein que pour la disposition des figures.

Philander ce sçavant & celebre Architecte & Antiquaire, (dont M. Felibien le fils nous va bien-tost donner une belle vie parmi celles des Architectes, qu'il a déja commencé de publier) n'est pas du sentiment commun sur cette Peinture : il l'attribuë à Cimaboüé Peintre Florentin aussi-bien qu'étoit Giotto; mais plus ancien que luy, & que Vasari a mis tout le premier à la teste de ses Vies des Peintres. C'est dans ses doctes Commentaires sur Vitruve & sur ces paroles du 6. chap. du 4. livre, où cét

Architecte parlant des ornemens convenables aux portes des temples des Dieux, ne veut point qu'elles soient ornées de Mosaïques, *ipsaque forium ornamenta non fiunt Cerostrota:* c'est, dis-je, sur ces paroles que ce sçavant Interprete prenant occasion de parler des Mosaïques, & de celuy qui est en question (fait & composé de plusieurs morceaux de verre rapportez & teints de diverses couleurs, qu'il appelle *Hyalostrotum* du mot Grec ὕαλος, qui veut dire verre, comme *Cerostrotum* composé de plusieurs pieces de cornes de diverses couleurs de κέρας, qui signifie corne) dit qu'il est l'ouvrage de Cimaboüé, *Opus Joan. Cimaboi Pictoris.*

Nous pourrions aussi prendre occasion de parler icy de ces sortes de Peintures aprés ce grand homme, si nous ne craignions de nous trop écarter de nostre chemin, & de faire trop de digressions; & si d'ailleurs je n'apprenois qu'un sçavant Prelat d'Italie vient de publier un excellent ouvrage sur ce sujet, où il nous explique au long toutes ces manieres de Peintures, & nous donne une Histoire complette des Mosaïques.

Monsig. Ciampini.

Mais je ne sçaurois m'empêcher de parler de celuy que j'ay veû à Palestrine, parce qu'on y a representé une espece de Sirene, dont nous

faisons mention en ce discours, & qui m'oblige à cette digression, pour ne rien obmettre de ce qui regarde leur forme & leur figure, & les representer par tout. C'est ce pavé ou *lithostrotum* du plus superbe & magnifique Temple qui ait été en Italie, & que Sylla cét heureux & fameux Dictateur Romain aprés être arrivé au comble de la fortune, & en reconnoissance des grands succés dont cette Déesse avoit toûjours favorisé ses entreprises (qui luy avoient acquis le nom d'Heureux) luy fit bâtir en ce lieu.

C'est-là où l'on avoit accoûtumé de consulter cette Déesse dans toutes les entreprises qu'on faisoit, & d'y jetter des sorts qu'on appelloit du nom du lieu *Sortes Prænestinæ.* Pline parle de ces Sorts & de ce Temple dans son Histoire Naturelle, Ciceron dans ses Divinations, l'illustre M. Soarez Evêque de Vaison nostre ancien ami dans ses Antiquitez de Palestrine, & le celebre P. Kirker dans son *Oedipe,* & encore plus particulierement dans son *Latium:* c'est-là où ce sçavant Jesuite si versé dans l'art des symboles & des hieroglyphes, explique à sa maniere ce *lithostrotum*, c'est-à-dire, ce qui nous en reste, que l'Eminentissime protecteur des gens de lettres, Monseigneur le Cardinal François Barberin a eû

ſoin de conſerver & de faire rétablir, comme on le voit preſentement.

Cette ſorte de Moſaïque commença chez les Romains ſous Sylla. *Lithoſtrota quidem* (dit Pline) *captavêre jam ſub Sylla.* Toutes les actions de ce Dictateur étoient repreſentées en celuy-cy par pluſieurs petites pierres & cailloux de toutes ſortes de couleurs rapportez enſemble : ouvrage qui paroît auſſi frais & auſſi conſervé, que s'il venoit d'être fait. On y voyoit parmi cela toutes ſortes de jeux, de chaſſes, de ſacrifices, avec beaucoup de groteſques d'animaux, de poiſſons, d'oiſeaux. On y remarque même une Sirene qui n'eſt ni oiſeau, ni poiſſon, mais une eſpece d'Onocentaure, moitié âne, & moitié homme, telle qu'il ſemble, ſuivant quelques-uns, qu'Iſaïe nous ait voulu dépeindre par ces paroles, qui ſe liſent à la fin de ſon 13. chapitre, *Et Sirenes in delubris voluptatis.*

Lib. 36.

Suidas.

Quelques Interpretes de l'Ecriture Sainte entendent par ce mot de *Sirenes* certaines mouches, qui ont un bourdonnement lugubre & lamentable, approchant du ſon de ces flutes dont on ſe ſervoit anciennement dans les funerailles, inventées à ce qu'on dit par Midas, & qu'on appelloit *Gingrinæ ;* parce qu'elles imitoient la voix & le cri des Oiſons. D'autres enten-

dent en cét endroit par le mot de Sirenes, de petits insectes ou especes d'abeilles, qui font un bruit & crissement importun aux oreilles. Pline en fait mention: il les appelle Nymphes dans son Histoire Naturelle, & nous en allons parler incontinent dans les divers noms & symboles attribuez aux Sirenes,

Voilà une grande digression où nous nous sommes insensiblement laissé aller à la faveur de la Nacelle de saint Pierre, qui nous a un peu jettez à l'écart, & qui nous a fait voguer plus loin que nous ne pensions; retournons au port, que nous avons quitté, & laissons-là Cimaboüé pour reprendre Giotto.

Ce Giotto étoit homme d'un esprit vif & d'une humeur enjoüée, comme on le reconnoît par son tableau, & par le recit que nous en allons faire.

Robert Roy de Naples, qui aimoit l'humeur de ce Peintre, & ses reparties ingenieuses & promptes, se divertissant un jour avec luy, l'invita à luy faire un tableau, où il representât sa Ville & son Royaume de Naples: on dit que Giotto au lieu d'y representer Parthenope joüant de la Lyre, peignit en sa place une Sirene d'Arcadie, c'est-à-dire un Ane avec un bât sur son dos, & un autre à ses pieds tout neuf, que cét animal odoroit du nez, faisant connoî-

tre qu'il auroit voulu qu'on le luy euſt mis ſur le dos : & ſur l'un & ſur l'autre de ces bâts, Giotto avoit mis la Couronne Royale, & le Sceptre du Podeſtat. Le Roy Robert luy ayant demandé ce que ſignifioit cette peinture, il luy répondit agréablement que ſon Royaume de Naples & ſes Sujets reſſembloient à cét Ane, parce qu'ils demandoient tous les jours de nouveaux Seigneurs.

XVII. Divers noms & ſymboles des Sirenes.

Puiſque nous ſommes ſur les ſymboles, voyons comme l'on s'eſt ſervi de celuy des Sirenes, en quelles rencontres, & à combien de choſes l'on a adapté & approprié leurs noms.

XVIII. Platon & Ciceron ſur les Sirenes.

Platon qui eſt un grand Peintre & un grand faiſeur de portraits auſſi-bien qu'Homere, nous en fait un des Sirenes dans ſes Dialogues, où il nous les repreſente comme des eſprits & des intelligences qui donnent le branle & le mouvement aux corps celeſtes.

In quaſt. con.

Plutarque ne peut ſouffrir que Platon donne cét employ à des genies ſi peu benins & ſi peu bienfaiſans, & qu'il le leur donne encore au mépris des Muſes, dont il ne fait en cét endroit aucune mention : il les y traite même du nom de Parques & de Filles du Deſtin, & de la Neceſſité.

Pour ce qui eſt du chant des Sirenes, Platon le rapporte à l'harmonie & au concert des eſ-

prits dont il eſt le ſymbole, & c'eſt pour cela qu'il les croit fabuleuſes. Voicy comme raiſonne ce divin Philoſophe dans ces mêmes Dialogues. C'eſt ſans ſujet (dit-il) qu'on nous fait peur, & qu'on nous parle des Sirenes fabuleuſes d'Homere comme funeſtes & dangereuſes; ce Poëte au contraire fait voir combien il eſt opposé à ce ſentiment, par la force & l'efficace qu'il attribuë à leur muſique, puiſqu'elle retire les eſprits de l'excés où les choſes terreſtres & caduques les portent, en les leur faiſant oublier & leur inſpirant par la douceur de leur harmonie l'amour des celeſtes & divines.

Il n'eſt pas inutile de rapporter icy ce que Ciceron dit des Sirenes & d'Ulyſſe dans le dernier Livre *de fin. bon. & mal.* puiſqu'il ſymboliſe merveilleuſement avec ce que dit Platon. Ce grand Maître de l'éloquence Romaine y fait voir qu'Homere auroit été un méchant Poëte, & qu'il n'auroit pas bien prouvé ſon fait, ni rendu ſa fable vrayſemblable, s'il eût crû Ulyſſe capable de s'arrêter à des chanſons vagues & à une muſique ordinaire: celle des Sirenes luy promettoit une ſcience parfaite de toutes choſes.

Il faut prendre le diſcours de Ciceron d'un peu plus haut, pour mettre ſa penſée en ſon jour. Nous avons, dit Ciceron, un ſi grand deſir

de ſçavoir, qui eſt né avec nous, & dont perſonne ne ſçauroit douter, que ſans autre avantage ni utilité que celle de la ſcience même, la nature des hommes s'y laiſſe entierement emporter. Ne voyons-nous pas que les enfans n'en ſçauroient être détournez par les verges mêmes, & combien ils s'y portent pour peu qu'ils y ſoient pouſſez? Combien ils ſont aiſes de ſçavoir, & avec quelle joye ils font le recit de ce qu'ils ſçavent aux autres? quelle paſſion ils ont d'aſſiſter aux pompes, aux jeux, aux ſpectacles, qu'ils ſouffrent même & la faim & la ſoif pour ce ſujet?

Mais que ne font pas les hommes frappez par de plus grands motifs, comme ceux de la connoiſſance des arts & des ſciences? Ne voyons-nous pas qu'ils mépriſent leur ſanté & leurs biens pour cela; qu'ils ſouffrent tout, pouſſez qu'ils ſont du deſir de les apprendre, & qu'ils trouvent leurs ſoins & leurs travaux bien récompenſez, par le ſeul plaiſir qu'ils en reçoivent. Il me ſemble (dit Ciceron) qu'Homere a eû quelque choſe de cela en veuë dans les fictions qu'il nous fait des Sirenes & de leur chant; car il n'y a nulle apparence que par la ſeule douceur & la nouveauté de leurs voix, & par la varieté de leur chant, elles euſſent coûtume d'attirer les paſſans; mais parce que faiſant

ſant profeſſion de ſçavoir beaucoup de choſes, elles leur en promettoient la connoiſſance, & les attiroient à elles par le deſir de les apprendre; voicy comme elles invitent Ulyſſe, & comme Ciceron a traduit cét endroit d'Homere.

O decus Argolicum, quin puppim flectis Vlyſſes,
Auribus ut noſtros poſsis agnoſcere cantus.
Nam nemo eſt unquam tranſvectus Cærula curſu,
Quin prius aſtiterit vocum dulcedine captus.
Pòſt variis avido ſatiatis pectore Muſis
Doctior ad patrias lapſus pervenerit oras.
Nos grave certamen belli, cladem que canemus,
Græcia quam Troja divino numine vexit,
Omniaque elatis rerum veſtigia terris.

C'eſt-à-dire:

Ornement de la Grece, approche de nos bords;
Preſte l'oreille Vlyſſe à nos divins accords.
Quand on a pû des mers le trajet entreprendre,
A nos douces chanſons il faut ſe venir rendre.
Les Muſes à nos voix joignent leurs doctes ſons:
Et qui prend à ſouhait nos utiles leçons,

Retourne plus sçavant au sein de sa patrie.
Nous te chanterons, Troye, en cendres convertie
Par la valeur des Grecs qu'animerent les Dieux,
Tout ce que la nature a formé sous les Cieux.

Homere est admirable en toutes choses; mais je ne sçaurois assez l'admirer dans ces vers, qu'il fait dire & chanter aux Sirenes. Il y renferme tout ce qui est de plus fort & de plus persuasif dans l'une & dans l'autre des modulations, la majeure & la mineure, c'est-à-dire, dans les deux grands genres de la Musique, qui comprennent tous les chants. Les Sirenes commencent par des chants tendres & languissans, pour attirer Ulysse chez elles; & comme elles n'en peuvent venir à bout, elles ont recours à la modulation majeure: c'est-à-dire au genre sublime, & aux choses graves & serieuses, qui pouvoient le frapper davantage.

Homere connoissoit bien qu'on n'auroit pas trouvé sa fable fort juste, s'il avoit voulu faire croire qu'un homme aussi fin & experimenté qu'Ulysse fust capable de s'arrêter à des chansons & à de simples voix. Les Sirenes luy promettoient de grandes connoissances, qu'il n'est pas étrange qu'un homme curieux comme il l'étoit, préferast à l'amour de sa

patrie & aux douceurs qui l'y attendoient.

C'eſt aux hommes ordinaires (dit Ciceron) d'être curieux de ſçavoir en quelque façon toutes choſes ; mais d'être frappé de la paſſion des ſublimes, & de celles qui ſont dignes de contemplation, il n'appartient aſſeurément qu'aux grands hommes. Quelle ardeur pour cela n'eſtimez-vous pas qu'avoit Archimede, qui fut ſi attentif à tracer je ne ſçay quelles démonſtrations, qu'on prit ſa Ville de Syracuſe, ſans qu'il s'en apperçeût ? Combien de veilles & d'applications d'eſprit n'a pas mis Ariſtoxene à ſes ouvrages de Muſique ? quelle continuelle étude n'a pas employé dans les lettres Ariſtophanes pendant toute ſa vie ? Que dirons-nous de Pythagore, de Platon, de Democrite, qui pour le deſir d'apprendre ont quitté leur païs, & voyagé par tout le monde juſques dans les terres les plus inconnuës ? Ceux qui ne voyent pas cela n'ont jamais rien aimé digne d'une belle connoiſſance, & ceux qui diſent en ce lieu, que ces ſortes d'études dont nous venons de parler, ſont recherchées pour le plaiſir ſeul de l'eſprit, ne ſçavent pas qu'on les recherche purement pour elles mêmes, & qu'on s'y attache ſans aucune veuë d'intereſt ni de plaiſir, & que quelques peines, quelques fatigues & quelques incommoditez que la ſcience puiſſe

causer aux hommes, il se réjoüissent de la posseder à ce seul prix, sans autre récompense; voilà comme Ciceron parle des Sirenes, & comme il interprete ce qu'Homere avoit écrit à leur sujet.

C'est aussi ce qui a fait croire à quelques-uns, que les Sirenes étoient inferieures aux Muses, en ce que la sagesse est aimable d'elle-même sans le plaisir, & qu'elle est préferable à tous ses attraits; que le démêlé & le combat qu'elles eurent entr'elles, où les Muses demeurerent victorieuses, ayant dépoüillé les Sirenes de leurs aîles, en est un beau symbole.

Quelques Auteurs disent que la honte qu'eurent les Sirenes de se voir ainsi dépoüillées de leurs aîles par leurs ennemis les fit précipiter dans la mer, où elles furent changées en demi-poissons.

XIX. DIVERS sentimens des Platoniciens sur les Sirenes accordez.

Il y a des Platoniciens qui n'ont mis aucune difference entre les Muses & les Sirenes, mais d'autres y en ont mis une assez grande. Car ils ont dit que les Muses étoient tout-à-fait celestes, & présidoient aux choses sublimes, qu'elles étoient comme les ames & les intelligences des globes celestes; soit qu'ils le crussent ainsi, à cause des vertus & des belles inclinations qu'elles inspiroient aux hommes, & qu'elles formoient en eux à leur naissance, suivant la

diſpoſition des aſtres ; ſoit à cauſe de l'harmonie qu'elles produiſoient par le mouvement des Cieux, & qu'ils s'imaginoient être la plus charmante & la plus agreable qui fuſt au monde.

Mais quant aux Sirenes ils ont crû qu'elles ne s'occupoient qu'aux choſes baſſes & terreſtres. Et c'eſt ce que Platon luy-même quelque avantageuſement qu'il parle ailleurs des Sirenes, dit quelque part dans ſon Cratyle, c'eſt-à-dire, dans le Dialogue de la ſignification des mots, qu'il dédie à ce Philoſophe, par où l'on voit que ces Philoſophes ſont aſſez d'accord entr'eux ſur ce ſujet, quoy qu'ils ſemblent être differens. Ils ont crû (dis-je) que les Sirenes employoient avec autant de ſoin tout l'art de l'éloquence à faire valoir des bagatelles, que les Muſes à faire valoir les choſes les plus ſerieuſes & les plus importantes, auſſi differentes en cela les unes des autres, que le menſonge l'eſt de la verité, & que l'ombre l'eſt du corps ; que les hommes qui s'occupent à ces bagatelles harmonieuſes doivent être conſiderez comme charmez des voix des Sirenes, & dans le même entêtement que ceux qui trop attachez à une vaine Dialectique, y vieilliſſent & ſe perdent dans le labyrinthe des ſyllogiſmes, ainſi que dans les écueils des Sirenes, dit Aulugelle.

XX. Symbole de Pythagore touchant les Sirenes & leurs aîles.

Ce qui donne jour à ce Symbole de Pythagore, qui n'eſt pas trop connu de tout le monde, & qui eſt exprimé par ces paroles μούσαις σειρήνων ἡδείους ἡγεῖσθαι, que les Muſes ſont preferables aux Sirenes. Il nous avertit par là de nous attacher plûtoſt à une ſolide Philoſophie, qu'à des ſpeculations vaines & imaginaires ; & c'eſt ce que Pauſanias a entendu par la fable, dont nous venons de parler, où il dit que les Sirenes ayant été excitées par Junon à un combat avec les Muſes, & qu'y ayant été vaincuës & dépoüillées de leurs aîles (comme il arriva aux Pierides) les Muſes en firent des bouquets dont elles ſe parerent.

In Phocicis.

Stephanus de urbibus dit que la Ville d'Aptera dans l'Iſle de Crete a pris ſon nom du lieu où ſe fit le combat ; & le ſçavant M. de Spanheim qu'on cite toûjours utilement & avec plaiſir, dit dans ſon excellent Traité des Medailles, qu'il en a veu une tres-rare dans le cabinet du Grand Duc de Toſcane frappée par ces peuples, avec ce mot au revers ΑΠΤΕΡΑΙΩΝ.

XXI. Sirenes symbole d'une parfaite éloquence.

Les Sirenes neanmoins ſuivant le dire commun ſont le ſymbole d'une parfaite éloquence, c'eſt pour cela, comme nous l'apprenons de Philoſtrate dans la Vie d'Apollonius, qu'on voyoit leurs Statuës d'or ſuſpenduës dans le Temple d'Apollon.

C'eſt par la même raiſon ſelon Pauſanias, que Sophocle eſt appellé une Sirene par Bacchus, & que Diogene de Laerte appelle la doctrine d'Epicure δόγματα σειρῶνα une doctrine de Sirenes, non pas tant, parce qu'on croyoit vulgairement qu'Epicure enſeignoit la volupté dans ſes écrits, que pour la beauté & l'excellence de ſon ſtile & de ſon diſcours perſuaſif. Caton le Grammairien fut auſſi appellé du nom de Sirene *Latina Siren*, & l'on avoit gravé une Sirene ſur le tombeau d'Iſocrate. *In Atticis.*

XXII. SUITE des ſymboles des Sirenes & de leurs divers noms.

Pourſuivons nos ſymboles. *Paul Joue* dans ſes Dialogues Italiens dit que la famille des Colonnes (qui eſt des plus anciennes parmi les Romains) avoit pris pour ſymbole une Sirene, qu'elle portoit dans ſes armes. *Capaccio* en parle dans ſes Emblêmes, auſſi-bien que *Camerarius* dans les ſiennes, c'eſt à la 64. de la quatriéme Centurie, où il repreſente une Sirene entre deux colomnes.

Pluſieurs familles en France, & ſur tout celles de Luſigny & de Luſignan, qui ſe diſent ſorties de Meluſine, portent une Sirene dans leurs armes de la même maniere: on peut voir l'Hiſtoire de Meluſine dans pluſieurs Auteurs, qui nous en ont parlé: *Derceto* cette Déeſſe de Syrie qu'on a crû mere de Semiramis eſt ordinairement peinte en cette maniere. Mais je ne

croy pas que par ces ſortes d'armes, ces familles tres-illuſtres d'ailleurs pretendent tirer leur origine de ſi loin.

Les facultez de l'ame qui ſymboliſent entr'elles ſont appellées de ce nom par Suidas σειρῆνες αἱ τῆς ψυχῆς ἐναρμόνιοι, καὶ μουσικαὶ δυνάμεις.

Les étoffes legeres & deliées d'un tiſſu fin, comme nos toiles de ſoye, ou nos gazes, & que les anciens ſçavoient faire ſi fines, & ſi diaphanes, qu'à peine les voyoit-on ſur le nud, ſont appellées Syrenes par Heſychius σειρῆναι οἱ λεπτοὶ καὶ διαφανεῖς χιτῶνες. Nous voyons des Statuës anciennes de cette entente de drapperie, qui ſont admirables; un Pere de l'Egliſe les traite du nom de nudité artificielle.

Artificioſam nuditatem æſtibus inſultantem. Petrus Chryſolog.

Les robes de femme à queuë traînante s'appelloient autrefois de ce nom de Sirenes, & nous pouvons appeller aujourd'huy du nom la pluſpart des habillemens d'été des femmes Françoiſes.

Il y a un petit inſecte comme une eſpece d'Abeille, qui ne fait point de miel, qu'on appelle auſſi de ce nom, à cauſe peut-être d'un bourdonnement vif & argentin qu'il produit dans l'air, & qui perce les oreilles.

On les appelle auſſi du nom de *Nymphes*. Pline dans ſon Hiſtoire Naturelle, livre 11. chap. 16. les met au rang des bourdons imparfaits; c'eſt-

c'eſt-à-dire, de ces petits bourdons, qui commencent à ſe former, & qui ne pouſſent encore qu'un ſon délicat; mais perçant, & tel qu'eſt la voix des jeunes enfans comparée à celle des hommes faits.

Le mot de *Fucus* qui ſignifie bourdon, ſignifie auſſi fard, artifice, tromperie, qui ne ſont pas moins des Sirenes, que les attraits & les appas du ſexe, qui tirent leur origine du mot Grec σύρειν, qui veut dire attirer à ſoy.

La pareſſe & l'oiſiveté ſont des eſpeces de Sirenes, qui enchantent & qui endorment bien des gens. *Improba Siren, deſidia.*

Les airs & les chanſons agreables ſont appellées de ce nom, & parmi les Grecs & parmi les Latins σειρώνιον μέλος, *Sirenia cantilena.*

Nous appellons en France Serin (comme qui diroit Siren) un petit Oiſeau qui a le plumage d'un verd foncé & le ramage fort agreable, que quelques-uns croyent être l'Achantis des anciens.

Les Aſtres ſont auſſi appellez des Sirenes chez le Scoliaſte d'Homere, à cauſe de leur clarté & de leur ſplendeur σείρια τὰ ἄστρα παρὰ τὸ σειριᾶν ὅ ἐστιν ἀστράπτειν καὶ λάμπειν, parce qu'ils jettent comme des éclairs, & qu'ils brillent, d'où vient le nom de Sirius, qu'on donne par excellence à l'Etoile principale de la

constellation du Chien, qu'on appelle Canicule & qui domine presentement, c'est pour la même raison qu'on donne à Jupiter l'Epithete de σειριώος & que σειέιος en Grec signifie le Soleil.

Enfin, tout ce qui a l'air charmant, ce qui plaît & ce qui brille dans les discours particulierement peut être appellé de ce nom.

Les personnes gayes & agreables peuvent aussi être appellées Sirenes suivant Platon, qui dit, qu'elles sont inseparables de ces sortes de gens, & qu'elles les accompagnent par tout.

Il y a certaines machines à qui l'on donne le mouvement, & que l'on fait joüer sous terre semblables à celles qu'on met en œuvre quelquefois dans les Opera & sur les Theatres, qu'on nomme de ce nom, comme peuvent être aussi les Orgues hydrauliques telles qu'on en voit en Italie, sur tout à *Tivoli* dans le Palais d'Este, & dans celuy du Pape à *Montecavallo*. Ces machines s'appellent Sirenes au dire de *Moschopulus*. σειρῶες μηχανήματά τινα κατὰ γῆς ἐμυθοῦντο οὕτω ὀνομαζόμενα μέλος ἄῤῥητον ἀναπεμπόντα, ἀφ' οὗ σειρῶνα μέλη.

De cette charmante quoy que pernicieuse douceur & harmonie des Sirenes est venu le proverbe *la Concorde des Sirenes.* Petrone en parle en faveur d'une personne éloquente en

cette maniere ; *Sa voix étoit* (dit-il) *accompagnée de tant d'agrémens, elle frappoit l'air d'un ſon ſi doux & ſi melodieux, que vous auriez cru entendre dans les airs l'harmonie & la concorde des Sirenes.*

XXIII. Du chant des Sirenes.

Mais quel étoit ce chant & cette harmonie ſi puiſſante des Sirenes, qui charmoit tout le monde, & qui entroit ſi agreablement dans les oreilles & flatoit ſi fort les inclinations des hommes, qu'ils s'y laiſſoient entraîner malgré eux ſans pouvoir s'en défendre ? La conſidererons-nous du côté des voix des Sirenes, ou de leurs inſtrumens, ou de la voix & des inſtrumens tout enſemble ? eſt-ce que leurs Flûtes & leurs Lyres pouvoient avoir cet effet merveilleux ? Il y avoit ſur l'ancien Theatre de Naples, & dans les Opera qui s'y repreſentoient d'excellens Joüeurs de ces ſortes d'inſtrumens, comme nous venons de le dire. Parthenope & Ligée pouvoient s'en acquitter apparemment auſſi-bien que ces Muſiciens ; mais nous n'en pouvons pas conclure qu'elles puſſent produire ces effets : c'eſt peut-être à la voix plûtoſt qu'aux inſtrumens que nous les devons. Nous la pouvons conſiderer dans les Sirenes en qualité de voix de femmes comme plus douce & plus harmonieuſe que celle des hommes ; nous la pouvons auſſi conſiderer comme voix, ou

pour mieux dire, comme chant d'oiseaux, de la nature desquels elles participoient, comme nous le verrons cy-aprés,

Claudianus Epig. 24. *Volucresque puellæ.*

Car en qualité de poissons, il n'y a que la Lyre d'Horace, qui pût leur donner le chant & l'harmonie des Cygnes.

O mutis quoque piscibus
Donatura Cygni, si libeat sonum.

C'est dans la troisiéme Ode du quatriéme Livre; où cet agreable joüeur de Lyre

Romanæ fidicen Lyræ

qui avoit appris à en si bien joüer dans le voisinage des Sirenes, où il avoit pris naissance, nous dit de si jolies choses de la sienne.

Les Syriens vouloient que les Sirenes fussent des especes de Cygnes, qui aprés s'être lavez dans les eaux s'élevoient en l'air avec un chant melodieux. D'autres veulent qu'elles fussent des Moineaux de la nature, principalement de ceux qu'on appelle Solitaires, qui ont un chant doux & melancholique appartenant à la modulation mineure, qui est la plus pathetique,
Chap. 30. & sur laquelle Job chantoit ses disgraces & ses calamitez, lorsqu'il nous dit qu'il étoit devenu le frere des Sirenes & le compagnon des Moineaux, *Factus sum frater Sirenum & sodalis Passerum.*

Mais comme nous ne connoiſſons point ce chant des Cygnes, dont on nous parle, & que perſonne ne l'a jamais oüi ; nous ne ſçaurions bien parler de celuy des Sirenes par rapport au leur.

Tout ce que nous pouvons dire icy, c'eſt que le mot de Sirenes vient ſuivant le ſçavant M. Bochart, de celuy de *Sir*, qui en langue Punique & Hebraïque ſignifie *Chant* ou *Cantique*. Cette Etymologie paroît plus juſte que celle qu'on tire du verbe Grec συρεῖν, qui veut dire attirer à ſoy, ou de σειρά, qui veut dire chaîne, parce que ceux qu'elles avoient une fois attiré à elles, & engagé dans leurs liens ne pouvoient s'en défaire.

XXIV. Le mot de Sirene vient de la langue Punique ou Hebraïque, & non de la Grecque.

Peut-être que les inſtrumens mêlez enſemble avec la voix faiſoit cette grande harmonie, & ſi puiſſante des Sirenes, qu'Orphée fut contraint pour empêcher les Argonautes de s'y laiſſer ſurprendre, de joüer ſur ſa Lyre une chanſon d'une modulation contraire à la leur. C'eſt auſſi ce que fit autrefois ce grand Joüeur de Lyre Timothée, qui aprés avoir mis en fureur Alexandre juſqu'à luy faire empoigner ſes armes, comme pour ſe battre, calma ſa colere, ſur le chant par une modulation contraire.

XXV. Orphée, & Timothée.

Ciceron qui n'aimoit pas tant la Muſique que les Platoniciens, quoy qu'il ait voulu eſ-

ſayer d'en donner des regles, a peut-être eu raiſon de dire qu'Homere a entendu toute autre choſe que le chant par la fable des Sirenes.

Nous n'apprenons rien de ce chant chez aucun Auteur. Si nous en voulons croire un Aveugle, qui n'a jamais veu, ni oüi les Sirenes, & qui ne ſçauroit nous dire ſi elles étoient oiſeaux ou poiſſons, c'eſt le fameux *Luigi Grotto Cieco d'Hadria:* il nous aſſeurera que leur chant eſt fort doux, *dolciſſimo e il cantar de Sirene, &c.* C'eſt dans ce beau Dialogue d'Hadriana & de ſa Nourrice, qu'il parle ainſi: mais il vaut mieux s'en rapporter à *Moſchopulus*, que nous venons de citer, qui dit que leur chant eſt ineffable par ces paroles μέλος ἄῤῥητον.

XXVI. Du Livre intitulé *Noctes Solitariæ de J. B. Perſona.*

Il eſt étonnant qu'un celebre Philoſophe & Medecin d'Italie, qui vivoit au commencement de ce ſiecle, & qui nous a donné de beaux ouvrages, & ſur tout un gros volume ſur l'Odyſſée d'Homere à qui il donne le titre ſpecieux de *Noctes Solitariæ, ſive de iis quæ ſcientifice ab Homero ſcripta ſunt in Odyſſea*, où il promet mille belles choſes, & de Phyſique & de Morale & des Arts tirées de cet excellent ouvrage, ſans qu'il y diſe un petit mot du chant des Sirenes, ni des Sirenes mêmes qui ſont

l'un des plus beaux & des plus instructifs endroits de la Morale d'Homere.

Le Pere Kirker Jesuite que nous avons connu particulierement étant à Rome, & qui nous a honoré de ses lettres en Province, & de quelques-uns de ses ouvrages, a dit beaucoup de choses de la Musique des oiseaux dans celuy qu'il intitule *Musurgia*. Il nous a même noté en Musique celle de quelques oiseaux en particulier, & sur tout des Rossignols, & de tous leurs differens & sçavans passages; mais il ne nous dit rien du tout du chant des Sirenes.

XXVII. Du P. KIRKER Jesuite, & de son Livre intitulé *Musurgia*.

Il faut attendre la résolution de ce fait; mais beaucoup plus de tout ce qu'on peut souhaiter de plus curieux sur ce bel art, du sçavant M. Ouvrard Chanoine de l'Eglise de Tours cet autre Aristoxene, qui travaille depuis plus de trente années sur la Musique, & qui nous promet l'Histoire entiere & parfaite, tant de la Musique ancienne que de la moderne, depuis son origine jusqu'à nous, chez les Hebreux, chez les Grecs, les Romains, & chez les autres Nations, faisant voir ses progrés & ses changemens dans tous les temps, accompagnant cette Histoire de toutes les questions de Theorie & de pratique les plus sçavantes, & les plus belles sur ce sujet. Il y parlera même de l'Architecture harmonique, dont il nous a déja

XXVIII. DE L'HISTOIRE de la Musique de M. Ouvrard.

donné un projet estimé de tous les sçavans en cét art, & sur tout de M. Blondel, si connuë par son merite & par ses ouvrages, qu'il en fait un Eloge magnifique dans son cinquiéme Livre d'Architecture. Il y traitera aussi tres-particulierement de la Musique pathetique, si elle a été capable de tout ce que les anciens nous en disent; & si la nôtre ne peut pas produire des effets aussi surprenans que la leur. Il nous en donnera dans ses Livres des exemples & plus effectifs & moins fabuleux que ceux du chant des Sirenes.

Fol. 32.

XXIX. M. Peiresk & M. Begon Intendant.

Il pourroit illustrer cette Histoire de tout ce que le sçavant & obligeant M. Begon Intendant à Rochefort (cet autre Peiresk) m'a communiqué de particulier sur ce sujet de ce celebre & fameux Senateur du Parlement de Provence, dont il possede la meilleure dépoüille des Manuscrits, où il y a quantité de Lettres & de Traitez divers & singuliers sur la Musique des anciens & des modernes écrits & envoyez par tous les sçavans de l'Europe à ce grand amateur des Arts & de l'Antiquité.

XXX. M. le Cardinal Bona.

Il auroit pû encore l'illustrer de tout ce qui se trouve de Manuscrit dans la Bibliotheque du Vatican concernant la Musique, dont défunt M. le *Cardinal Bona*, qui aimoit parfaitement cét Art, comme il l'a fait connoître dans

dans ſon excellent Livre de la *Pſalmodie*, nous avoit fait offre tres-obligeamment & envoyé un Catalogue tres-ample pour le luy communiquer : mais M. Ouvrard qui a veu preſque tous les Auteurs, tant anciens que modernes, qui ont écrit de la Muſique, & qui ſçait les progrés qu'elle a fait dans tous les temps parmi la plûpart des Nations de l'Europe, peut ſe paſſer facilement de toutes ces choſes, comme je l'ay reconnu, par ce qu'il m'a toûjours dit, ſoit dans la converſation, ſoit dans ſes lettres; car poſſedant ce bel Art au point de perfection qu'il fait; au lieu d'emprunter les reflexions & les recherches d'autrui, il s'eſt fait une loy de voir luy-même les ſources, & de remarquer le peu d'uſage qu'on peut faire des remarques des ſçavans, qui ne ſçavoient pas de Muſique aſſez, pour bien entendre les anciens Auteurs: *Nous ſommes aujourd'huy* (m'écrivoit-il encore il n'y a pas long-temps) *au même état qu'ont été les curieux de tous les ſiecles, & je ne trouve rien de plus dangereux pour un Auteur, que de copier les reflexions & les remarques des autres, ſans examiner s'ils ont bien rencontré. Il y a eu même parmi les anciens des Auteurs de la premiere claſſe, qui ont ſouvent dit des choſes, qu'ils n'entendoient pas eux-mêmes, ſur tout à l'égard de la Muſique. Combien y en a-t-il pré-*

ſentement, qui peuvent parler pertinemment de la Muſique d'aujourd'huy, quoiqu'elle ſoit publique? & même parmi les Muſiciens, il y en a peu, qui s'en expliquent bien; à plus forte raiſon vous en trouverez peu, qui entendent bien les anciens, dont il y en a quelques-uns, comme je viens de le dire, qui ne s'entendent pas eux-mêmes.

XXXI. De la mort ou métamorphoſe des Sirenes.

On dit que les Cignes chantent melodieuſement à leur mort; il eſt à croire que les Sirenes, qui au dire des Aſſyriens étoient des eſpeces de Cygnes, ne chanterent pas moins melodieuſement à la leur, & que tout autre qu'Ulyſſe auroit été touché de la beauté & de la tendreſſe de leurs lamentations. Les Mythologiſtes nous la racontent en la maniere que nous avons déja ébauchée dans ce diſcours.

Higinius cap. 141.

Il leur avoit été prédit qu'elles ne mourroient point, & qu'elles ne changeroient point d'état, tant qu'elles auroient aſſez d'adreſſe, pour attirer par leur chant & par leurs charmes tous ceux qui paſſeroient ſur les côtes qu'elles habitoient; mais que ſi quelqu'un de ces paſſans leur reſiſtoit, elles ſeroient obligées de ſe précipiter dans la mer, ce qui arriva par les ruſes & les artifices d'Ulyſſe, qui paſſant ſur ces Côtes, ſe fit lier au mât de ſon Vaiſſeau, & fit boucher avec de la cire les oreilles de ſes

compagnions. D'autres attribuent leur changement à Orphée par le chant de sa Lyre opposé à celuy des Sirenes.

Orphée dans ses Argonautes (si ces Vers sont de sa façon, dont on a sujet de douter ; car Orphée n'est pas moins fabuleux, que les Sirenes) dit qu'elles furent converties en rochers, ou pour mieux dire, qu'elles vinrent aboutir à divers Golphes, qui leur donnerent leurs noms, comme nous l'avons dit parlant de leurs demeures, & d'autres qu'elles furent converties en poissons, d'oiseaux qu'elles étoient auparavant.

XXXII. Deux états dans les Sirenes.

Nous devons donc considerer deux états dans les Sirenes, celuy de leur metamorphose & celuy où elles étoient auparavant ; c'est de là que dépend celuy de la question, que nous agitons. La plûpart ont confondu ces deux états des Sirenes, ou plûtost n'ont jamais consideré les Sirenes que dans le dernier ; c'est ce qui a fait que les Peintres, les Sculpteurs, les Poëtes, les Historiens, & les Antiquaires même nous les ont mal representées : nous l'allons faire voir dans la suite de ce discours, où nous démontrerons leur forme & leur figure, parce qui s'en trouve de plus autentique dans l'antiquité.

XXXIII. Figure des Sirenes

Le portrait naturel primitif & veritable des

tirée des Medailles, comme des monumens les plus autentiques.

Sirenes doit être principalement pris des anciennes Medailles, qui sont les monumens les plus surs & les moins suspects, que nous puissions alleguer en cette rencontre: elles nous les representent la partie superieure de femmes & l'inferieure d'oiseaux, comme nous l'allons faire voir cy-aprés.

Ce n'est pas qu'il ne se trouve parmi les Medailles Grecques & Romaines, & parmi les pierres gravées, tant anciennes que modernes, des Sirenes avec la partie inferieure de poisson; mais ce n'est point la leur état primitif, c'est celuy de leur métamorphose. Nous pouvons dire d'ailleurs que ce sont plûtost des Nereïdes ou Nymphes marines que des Sirenes, qui y sont representées.

L'on voit une Medaille parmi celles de la famille *Valeria*, qui porte au revers une Sirene de cette maniere, avec une double queüe de poisson, que Virgile a exprimée par ce Vers.

Æneid. 3.

Prima hominis facies, & pulchro pectore Virgo
Pube tenus.

Et qu'Horace acheve d'exprimer par cet autre.

In Poëtica.

Ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa supernè.

J'ay veu au Cabinet du Roy un parfaitement beau Medaillon de la Jeune Faustine au revers

de Venus, avec cette Inſcription, VENUS. Ce revers merite d'être icy repreſenté, tant pour la beauté du deſſein qui eſt remarquable, que par le rapport qu'il a à nôtre ſujet. La figure de Venus eſt d'une excellente attitude, elle eſt nuë juſqu'à demi corps, & tient de la main gauche une boule, & de la droite un gouvernail, marques de ſa puiſſance & ſur la terre & ſur la mer. Elle a d'un côté à genoux à ſes pieds un Amour, ou ſi vous voulez Cupidon ſon fils en poſture de captif, les mains liées derriere le dos, où il a des aîles, comme en avoient autrefois les Sirenes avant leur chute & leur metamorphoſe; & de l'autre, une Sirene même en forme de Triton, tenant de ſa main gauche un Cornet comme ſon Trompette, qui annonce qu'elle eſt la grande Sirene & la Mere des charmes & des graces, qu'elle les diſtribuë & les communique à toute la Nature; qui en eſt épriſe, & qui (comme dit Lucrece) avoüe avec plaiſir qu'elle releve de ſon Empire, & qu'il n'y a rien ſans elle de beau ni d'aimable dans l'univers.

Ita capta lepore Lib. 1.
Illecebriſque tuis omnis Natura animantum,
Te ſequitur cupidè, quò quamque inducere
pergis.

Et un peu plus bas.

Nec ſine te quidquam dîas in luminis oras
Ibid. *Exoritur, neque fit lætum, neque amabile quidquam.*

Celuy qui a fait le Catalogue des Medaillons du Roy, parlant de celuy-cy de la Jeune Fauſtine, dit qu'il a pour revers Venus entre deux Sirenes, par où il ſemble entrer dans nôtre penſée, & avoir voulu marquer les deux états differens des Sirenes avant & aprés leur chûte, d'oiſeaux & de poiſſons.



XXXIV. Figure de Sirene au Parvis Nôtre-Dame de Paris.

L'on voit au Parvis de Nôtre-Dame de Paris, parmi le grand nombre de figures, que le goût d'un mauvais ſiecle y a repreſentées, comme une eſpece de friſe & de bas relief aſſez extraordinaire. C'eſt à la porte qui eſt à gauche entrant à l'Egliſe, où l'on repreſente une Sirene en la maniere qu'Iſaïe ſemble nous les dépeindre, ſuivant quelques-uns, ayant les pieds & la queuë d'un Ane & le reſte de Fem-

Suidas.

me; comme une espece d'Onocentaure; nous l'avons ainsi representée au-devant de ce discours dans le Cartouche, que nous y avons fait mettre, avec toutes les autres figures, que la bizarerie des Peintres & des Auteurs donne aux Sirenes, soit au ciel, soit sur la terre, soit dans les eaux, soit en l'air.

XXXV. Erreur d'Aldroand.

Aldroand qui nous a donné de si beaux & de si curieux Livres de Poissons & d'Oiseaux est dans cette erreur, que les Sirenes avoient la partie superieure d'Oiseaux, comme de Moineaux, & l'inferieure de Femmes, & veut insinuer son sentiment par les Grammairiens Grecs, qu'il dit qui les representent ainsi: mais il étoit plus versé dans l'Histoire Naturelle, que dans la lecture des anciens Auteurs, & de leurs Scoliastes qui nous disent le contraire, si ce n'est peut-être dans la premiere Chiliade historique de Tzetzes au chap. 14. où il a veu que ce Poëte les appelle κόρας ὀρνιθομόρφους.

XXXVI. Autre erreur d'Aldroand.

Il est encore dans une plus grande erreur, lorsqu'il prétend que les Sirenes, comme Oiseaux ne sont point fabuleuses, & qu'au rapport de certains Auteurs il soûtient qu'on en a veu dans les derniers siecles sur les côtes de la mer de Naples, ce qui marque une trop grande credulité en cét Auteur; car qui peut ignorer que les trois Vierges Siciliennes de ce nom,

que les Poëtes nous métamorphosent en monstres marins ont donné lieu à cette fable, il l'auroit pû apprendre de ces paroles du sçavant Commentateur de Virgile Servius. *Secundum fabulam tres in parte virgines fuerunt, in parte volucres, Acheloi fluminis & Calliopes Musæ filiæ.*

XXXVII. FIGURE des Sirenes tirée des bas reliefs anciens.

Quant à ce que ce docte Grammairien nous en raconte, que l'une chantoit, l'autre joüoit de la Flûte, & la troisiéme de la Lyre, nous l'apprenons par les anciens bas reliefs, dont nous voyons la figure en cette maniere dans les images des Dieux de *Vincent Cartari*, que le sçavant Pignorius a eu soin de rectifier & de nous donner sur des anciens originaux, & que nous avons representez à la tête de ce discours.

XXXVIII. MEDAILLE de la famille Petronia.

Les Medailles nous confirment cette verité en partie, & sur tout celles des Napolitains. On en voit une de la famille *Petronia* dans *Fulvius Ursinus*, qui porte d'un côté la tête d'Auguste, comme Restaurateur de la Ville de Naples, & au revers la figure de la Sirene *Parthenope* joüant de la Flûte, comme vous la voyez en la page suivante.

On y remarque outre les aîles, les pieds & les jambes d'un Cocq attribuez aux Sirenes par la plûpart des anciens Auteurs, quoique d'autres

d'autres disent que les Sirenes avoient la partie inferieure de Passereaux ; comme nous l'avons dit auparavant.



Il y a eû de cette famille *Petronia* un *M. Petronius Passer*, dont Varron fait mention, qui pourroit bien être ce Petronius, qui suivit Caton dans la prison, lorsque Cesar eut commandé en plein Senat qu'on l'y menât ; & comme il fut repris par Cesar de sortir du Senat avant qu'il finît : J'aime mieux (dit-il à Cesar) être en prison avec Caton, que de rester icy avec vous. On pourroit donner ce surnom de *Passer* au nôtre avec justice.

XXXIX. DE LA FAMILLE Petronia.

Il y a quelque apparence que c'est ce *Petronius* envoyé Prefet en Egypte par Auguste, pour succeder à *Cornelius Gallus*, & faire la guerre en Ethiopie contre la Reine Candace, qui fit frapper en sa faveur cette Medaille, laquelle est la meilleure preuve que nous puissions alleguer, pour faire voir que les Sirenes

ont été des Oiseaux dés leur origne, & non des Poissons.

XL. Opinion de Theodore de Gaze & de Trapesonce. Occasion d'erreur aux Peintres, &c.

Les anciens Peintres, dont Ælien fait mention dans ses Livres, auroient pû redresser les modernes, aussi-bien que les Sculpteurs, les Graveurs, & les faiseurs d'Emblêmes, qui sont tous tombez en cette même erreur, nous representant les Sirenes de cette derniere maniere, faute d'y avoir fait attention & d'avoir distingué leurs deux états. Ils ont eu plus d'égard au témoignage de *Theodore de Gaze* & de *Trapezonce* ce calomniateur de Platon, qu'à celuy des anciens. Ces Auteurs nous asseurent qu'ils ont veu dans la mer des Sirenes en forme de Nereïdes avec le visage de femme, & la partie inferieure de poissons, comme elles sont representées en quelques Medailles Grecques & Romaines, dont nous venons de parler, & dans celles de Syrie & de Mesopotamie, sous la figure de la Déesse *Derceto*, autrement *Atergatis* Mere de Semiramis, que Lucien nous a si bien décrite dans le fameux Traité qu'il nous a laissé de la Déesse de Syrie.

XLI. Relations d'hommes marins apocryphes.

C'est une grande illusion, que de prétendre que les Sirenes, que l'on represente dans ces Medailles & ailleurs ne sont point fabuleuses, c'est nous renvoyer au Roman de Melusine, de Tristan l'Avanturier, d'Oger le Danois, ou

comme dit Rabelais au païs de Tapisserie. Cependant il y a des gens qui y donnent, & qui fondent leur sentiment sur plusieurs Relations apocryphes, où l'on fait mention de Tritons & d'Hommes marins qu'on a veu en divers endroits; & qui l'autorisent sur ce que l'on conserve dans beaucoup de cabinets de curieux, des especes de mains ou plûtôt de pattes d'animaux, comme de Tortuës, qu'on dit être de Sirenes.

J'en ay veu deux chez M. de Menars cét illustre Intendant de Paris *, qui nous a conservé quelque chose de plus précieux que des mains de Sirenes, sçavoir la celebre & excellente Bibliotheque de M. de Thou, qui a fait autrefois les délices des sçavans qui frequentoient son cabinet.

* *Presentement President à Mortier.*

Mais je remarquay bien-tôt la difference qu'il y a de ces sortes de mains ou plûtôt de ces pattes & nageoires d'animaux, tels que peuvent être de grandes Tortuës, avec les mains des hommes ou des femmes; celles-cy ont un mouvement libre, dénoüé & circonflexe, & se tournent de tout sens, au lieu que les autres l'ont uniforme & toûjours pareil, suivant les dispositions differentes qui se remarquent dans les parties des unes & des autres.

L'on voit auſſi dans la Bibliotheque de ſainte Geneviéve une main ſemblable à celle-cy, qu'on dit être de Sirene.

Diſons donc que les perſonnes qui ne croyent point les Sirenes fabuleuſes, ne ſont pas dans une moindre erreur que ceux qui croyent les Faunes & les Satyres veritables, comme a fait ſaint Jerôme, & qu'Aldroand qui croit les Sirenes de veritables Oiſeaux. Je laiſſe néanmoins aux ſçavans, à décider cette queſtion ; elle regarde plus la Phyſique & l'Hiſtoire Naturelle que la Mythologie, qui nous a principalement occupez juſqu'icy. Retournons-y donc, & reprenons le fil de nôtre diſcours.

XLII. Exemples de l'erreur des Peintres & autres.

Il ſeroit trop long de rapporter icy tous les exemples des Peintres fameux, des Sculpteurs & des Graveurs, & même des Auteurs celebres, qui ſont tombez dans cette erreur: nous nous contenterons d'en alleguer ſeulement quelques-uns.

XLIII. Primatice. Peintures & Tableaux.

François Primatice, dit Bologne, qui a apporté le bon goût de la Peinture & de la Sculpture en France ſous François I. (il luy donna l'Abbaye de ſaint Martin de Troyes) & dont M. Felibien nous a ſi agréablement & ſi ſçavamment décrit la Vie & les Ouvrages, & aprés luy M. le Comte de Malvaſia de Bologne, à qui l'on a encore depuis peu, outre l'Hiſtoire

des Peintres de Bologne, l'obligation des Antiquitez de la même Ville, qu'il vient de donner au jour, enrichies d'une infinité d'inſcriptions & de monumens antiques, dignes de l'érudition de ce ſçavant homme.

Ce Primatice avoit ſous luy pluſieurs braves élêves entre leſquels étoit *Meſſer Nicolo de Modêne ;* celuy-cy a peint pluſieurs endroits de Fontainebleau ſur les deſſeins de Primatice, & ſur tout la grande Salle, où il a repreſenté l'hiſtoire & les travaux d'Ulyſſe à ſon retour de Troyes; & où l'on voit les Sirenes ſous cette forme: exemple ſeul qui nous doit ſuffire dans la Peinture, ſans que nous nous mettions en peine d'en chercher ailleurs davantage.

Nous voyons dans la Dactyliotheque d'Abraham Gorlay, où il nous a ramaſſé pluſieurs Anneaux & Pierres gravées, une Cornaline ſur laquelle eſt gravée une Sirene en cette maniere, tenant en main une branche de laurier, qui eſt le ſymbole de la Victoire.

XLIV. ABRAHAM Gorlay. Anneaux & Pierres gravées.

J'en ay veu dans les Medailles & dans les Pierres gravées, qui tiennent en main un Miroir, ſymbole de bonace & de tranquillité, mais ſuſpecte, & qui doit être bien-tôt ſuivie de tempête. Les Sirenes ſont de bon & de mauvais augure; il vaut mieux les voir dans la tem-

pête que dans la bonace : les plus grands plaisirs sont toûjours suivis & accompagnez de chagrin & d'amertume, comme dit Lucrece.

L. 4. *Medio de fonte leporum*
Surgit amari aliquid.

Nous avons mis au commencement & à la fin de ce discours le type d'une Nereïde, ou Nymphe marine tirée d'une Onice, dont l'attitude est parfaitement belle : elle tient de ses deux mains un Voile élevé en l'air sur sa tête, qu'elle met au vent, & fend de sa poitrine les flots de la mer, ainsi que *Doto & Galathée* sa sœur, dont Virgile nous fait mention au 9. de l'Æneide.

Qualis Nereïa Doto
Et Galathea secant spumantem pectore pontum.

Cette même figure vient encore icy fort à propos, comme dans son lieu propre & naturel, pour l'opposer à celle de Parthenope, que nous venons de representer dans la monnoye de la famille *Petronia*, & à celle des Stymphalides de la famille *Valeria*, que nous allons faire voir incontinent.

Je ne doute pas que cette Galathée avec son air libre & dégagé ne plaise davantage aux yeux de tout le monde, que cette bizarrerie de plumages & de pieds de Coq, que l'antiquité

donne aux Sirenes, & qu'on n'aime beaucoup mieux les voir nager agréablement ſur les eaux avec cette queüe de poiſſon, que de voler en l'air, ou cüeillir des fleurs ſur la terre avec Proſerpine, dans une forme & diſpoſition ſi extraordinaire, qui a ſurpris bien des gens, & qu'on a eu de la peine à ſouffrir.

Vobis, Acheloïdes, unde Ovid. 5. Metam.
Pluma, pedeſque avium, cum Virginis ora geratis?



Nous en voyons de la même maniere dans la plûpart des Sculptures & bas reliefs modernes, & même dans quelques anciens. XLV. Sculptures & bas reliefs.

Alciat nous les a repreſentées ainſi dans ſes Emblêmes. Camerarius l'a imité dans les ſiennes, & tous les autres l'ont ſuivi. XLVI. Emblemes.

XLVII. Metamorphoses.

Ces belles metamorphoses d'Ovide de M. de Benserade gravées par le Clerc & par Chauveau (sans parler des autres) nous les font voir au tour du Navire d'Ulysse en cette forme.

XLVIII. Tapisseries.

Elles sont aussi representées de la même maniere dans toutes les Tapisseries; c'est pourquoy Rabelais disoit agréablement, que la plûpart des Auteurs n'avoient veu ces sortes d'animaux extraordinaires, que dans le païs de Tapisserie. Nous pourrions dire encore, qu'il n'y a pas même jusqu'aux enseignes de cabarets qui ne se soient ainsi approprié les Sirenes.

XLIX. Fortunius Licetus.

Le celebre *Fortunius Licetus* est tombé dans la même erreur dans son Livre *De absconditis antiquorum lucernis*. Il nous y represente une Nereïde sur un Vase, la partie superieure de Femme, & le bas de Poisson, qu'il explique de la Sirene Parthenope, que nous venons de voir autrement representée dans la monnoye de la famille *Petronia*.

L. Les Antiquaires, *Fulvius Ursinus* sur la Medaille de la famille Valeria.

Nous avons lieu de dire icy à cette occasion, que les plus celebres même des Antiquaires ont donné dans ces écueils des Sirenes. Qui auroit pû croire que le sçavant *Fulvius Ursinus*, aprés nous avoir si-bien expliqué la figure de la Sirene *Parthenope* dans la monnoye de la famille *Petronia*, nous eût voulu aussi faire passer pour une Sirene une figure bien differente de celle-

là

là dans une autre Medaille de la famille Valeria. L'illuſtre M. de Spanheim a bien reconnu cette erreur dans ſon Livre de l'excellence des Medailles, où il démêle fort bien la queſtion des Sirenes touchant leur figure & leur forme; voicy le type de cette Medaille, que nous avons tiré de ſon Livre.



LI. ERREURS d'Aldroand, de Fulvius Urſinus, d'Antoine Auguſtin, & de Noël le Comte.

Aldroand nous a décrit les Sirenes d'une maniere tout-à-fait oppoſée à celle-cy, car il veut (comme nous venons de le dire) qu'elles ayent été des Oiſeaux, qui n'avoient ſimplement que la face & la tête de paſſereaux, & le reſte entierement de Femmes; ce qu'il nous debite, comme l'ayant appris des anciens Grammairiens Grecs, ſans en citer aucun, non plus que *Cappacio*, qui dit la même choſe dans ſon Hiſtoire de Naples. Cette figure au contraire n'a que le viſage de Femme armée d'un caſque & de fleches, & le reſte d'oiſeau.

LII. HARPIES

Fulvius Urſinus n'a pas deu prendre cette figure pour une Sirene, non plus qu'Antoine

prises pour les Sirenes.

Auguſtin pour une Harpie. Je ſçay que Noël le Comte, qui ne diſtingue point cét Oiſeau des Harpies, eſt tombé dans la même erreur en ſa Mythologie : on pourroit en quelque maniere excuſer l'un & l'autre en les faiſant parler allegoriquement, & dire que par ces oiſeaux (qui ſont des Stymphalides) ils ont ſignifié, & entendu parler d'une eſpece de voleurs, qui regnoient dans l'Arcadie, qui avoient les ongles crochus, & qui dépoüilloient les hommes & les faiſoient mourir; comme l'on le dit des Sirenes.

LIII. Stymphalides & leur Hiſtoire.

Les Stymphalides ſelon les Poëtes ſont des oiſeaux d'Arcadie, du genre deſquels Lucrece a parlé en cette maniere.

Lib. 5.

Unciſque timendæ
Unguibus Arcadiæ volucres Stymphala colentes.

Ces oiſeaux avec leurs ongles crochus & leurs aîles dures comme du fer, & pareilles à des dards avec quoy on les repreſentoit, ſe jettoient ſur les paſſans & les faiſoient mourir. Hercule avec le bruit de ces inſtrumens qu'Apollodore appelle *crepitacula*, & Diodore de Sicile *crotala*, les effraya & les chaſſa premierement du marais Stymphale, qui leur a donné le nom de Stymphalides, & les perça enſuite de ſes fleches; c'eſt de là que nous le voyons

representé dans une ancienne Medaille que les Peuples qui habitoient joignant ce marais, avoient frappée en reconnoissance de l'insigne bienfait qu'ils avoient receu de ce Heros, avec cette inscription στυμφαλίων σώτηρος· c'est-à-dire liberateur du païs. Ce fut là le sixiéme des travaux d'Hercule, suivant Apollodore & Diodore de Sicile, d'avoir delivré ce marais & ces peuples de ces vilains oiseaux.

Le sçavant Evêque de S. Asaph Anglois rapporte l'Epoque de cette expedition d'Hercule à l'année 1245. avant la naissance de Jesus-Christ dans sa Chronologie si attenduë des sçavans, dont j'ay receu depuis peu de jours la feüille imprimée, qui regarde les douze travaux de ce Heros.

Je renvoye le Lecteur pour ce qui regarde tout le reste de l'explication de la Medaille de la famille *Valeria*, à ce qu'en dit M. de Spanheim, qui en parle avec son erudition ordinaire, aussi-bien que de ces sortes d'oiseaux.

LIV. Conclusion de ce discours.

Aprés tout ce que nous venons de dire touchant la forme & la figure des Sirenes, il ne nous reste plus qu'à conclure en faveur de l'Illustre & sçavant Evêque d'Avranches, qu'elles étoient de leur origine oiseaux & non poissons.

LV. Du der-

Ce sçavant Prelat honore quelquefois le Cabinet de sa presence, & s'y fait entendre avec

NIER Livre de M. l'Evêque d'Avranches, *de Concordia rationis & fidei.*

la même éloquence dans ses entretiens qu'on observe dans ses écrits. Le dernier qui vient de paroître *de Concordia rationis & fidei*, marque son érudition profonde dans les lettres, tant sacrées que prophanes; & il est écrit si purement en latin, & d'un stile si beau & si charmant, que nous pouvons bien luy appliquer ces paroles de Petrone : *Tanta gratia conciliabat vocem loquentis, tam dulcis sonus pertentatum mulcebat aëra; ut putares inter auras canere Sirenum concordiam.*

Je crains fort, MONSEIGNEUR, qu'on ne dise pas la même chose d'un style aussi peu châtié & si peu digne des Sirenes qu'est le mien; mais qu'au lieu du Proverbe, dont il est fait mention dans Petrone, on ne m'applique celuy-cy qu'on lit dans Galien. *Quel rapport y a-t-il du babil d'une Pie à l'éloquence d'une Sirene.*

Galen. lib. 2. de diff. pulsuum.

Il ne faut pas fatiguer davantage les Lecteurs. Les Sirenes nous ont amusé assez longtemps à leur maniere : il est dangereux de se trop familiariser avec elles, nous sçavons ce qu'il en coute aux autres; il est temps, MONSEIGNEUR, de les quitter, & de leur dire avec le Consul Romain, qu'elles nous laissent avec les Muses travailler en repos à la guerison de nos passions. *Sed abite quantocius, Sirenes us-*

Boet. de Cons. Philos.

que in exitium dulces, meiſque cum Muſis curandum ſanandumque relinquite.

C'eſt ainſi qu'il ſemble que nous devons finir ce diſcours, pour entrer dans l'eſprit du Poëte qui nous a parlé le premier des Sirenes, & qui dans tous les Livres qu'il nous a laiſſez de la vie & des travaux d'Ulyſſe, nous a donné de grandes leçons pour la conduite de la noſtre propre, & ſur tout dans ce qu'il nous en rapporte en particulier des Sirenes. Il faut imiter ſon Heros, & s'attacher comme lui au mât du navire, enviſager la patrie d'un œil fixe, & ne la perdre jamais de veuë pour quoyque ce ſoit, comme des paſſagers qui vont à la conquête d'une autre demeure que celle-cy, ſans nous laiſſer ſeduire à ſes appas trompeurs, ni à ſes vains plaiſirs.

LVI. GRANDE leçon de morale tirée de la Fable des Sirenes.

J'aime le Cabinet, parce qu'on n'y donne point dans ces vaines curioſitez de Philoſophie, qu'on y aime l'Hiſtoire, les beaux arts, les belles lettres, la belle morale, & que parmi quelques nouvelles du temps dont on s'y entretient, parce qu'il eſt bon de ſçavoir comme l'on vit dans le monde, on y mêle toûjours beaucoup de diſcours utiles & qui édifient; mais ſur tout, parce que depuis ſon établiſſement juſqu'à preſent, on y a toûjours veu regner une grande concorde & une parfaite union.

LVII. QUELS ſont les entretiens du Cabinet.

Je m'eſtimerois heureux, MONSEIGNEUR, ſi ce petit ouvrage qui y a pris naiſſance, pouvoit contribuer à faire paſſer quelques momens avec plaiſir à Vôtre Grandeur. Je ne doute pas aprés cela, que le Cabinet qu'elle a autrefois honoré de ſa preſence, & qui s'en tient glorieux, ne me ſçeût quelque gré d'avoir entrepris de le luy preſenter; je ne pourrois mieux que par là me revancher de tant d'agreables heures que j'y paſſe tous les jours, ni me dire avec un plus grand plaiſir & un plus profond reſpect tout enſemble, ſon tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur, NICAISE.

A Paris le 25. Juillet 1690.





TABLE DES SOMMAIRES.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le 16. Fevrier 1691. & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis au Sieur Jean Anisson Directeur de l'Imprimerie Royale, d'imprimer un Livre intitulé *Les Sirenes, ou Discours sur leur forme & figure, par M. l'Abbé Nicaise, &c.* & ce pendant le temps de six années. Avec défenses, &c.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 26. Fevrier 1691. P. AUBOÜYN, Syndic.

TABLE DES [illegible]